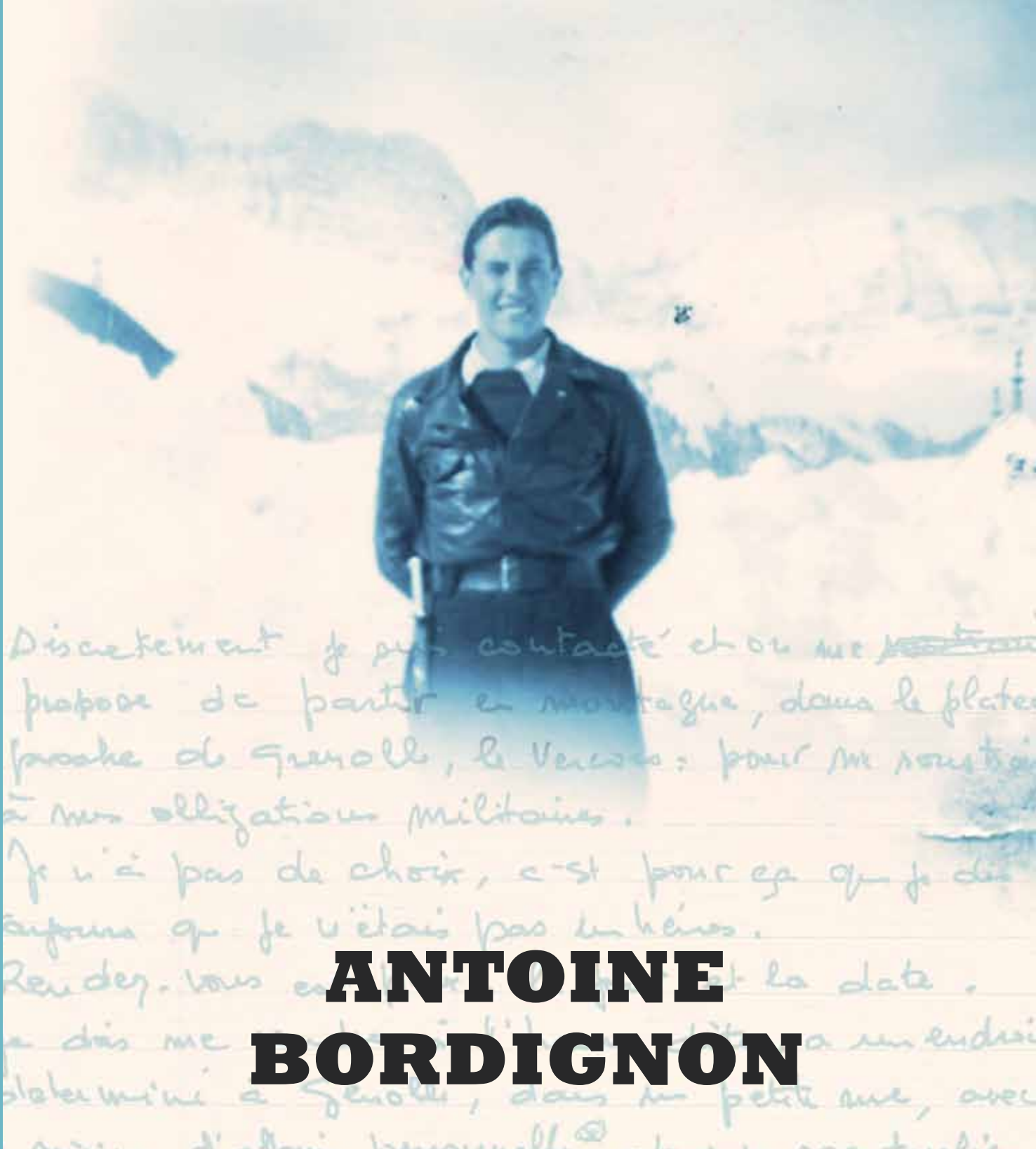




ANTOINE BORDIGNON

Itinéraire d'un résistant au Vercors

précise qu'en cette période, début 1943, Grenoble est sous un régime de terreur, arrestations, déportations, tortures, par la Gestapo, déportations en Allemagne - défense de circuler à plusieurs

ANTOINE BORDIGNON

Itinéraire
d'un résistant
au Vercors

“

*J'ai voulu consigner sans
haine les souvenirs de ma
drôle de guerre dans cette
république du Vercors
où commença la liberté.
Au soir de ma vie, il me
reste encore le devoir de
mémoire...*

”

Cher Antoine,

Nous souhaitions recueillir ton témoignage, le récit d’une vie d’engagement et de conviction. Te dire notre admiration pour ce que tu as accompli pour ton pays d’adoption et de cœur. Nous voulions servir de relais pour raconter cette histoire à ta famille, tes enfants, petits-enfants. Et aussi à tes amis et à tous ceux qui cherchent à comprendre l’incompréhensible de la barbarie nazie. Tu as été un homme courageux, tu as risqué ta vie là ou d’autres ont courbé l’échine, tu n’as pas été un héros comme tu le dis toi-même mais un homme qui a su garder et défendre sa part d’humanité dans une période où l’inhumanité régnait en maître. Que ce modeste hommage permette à chacun de s’interroger sur les années noires de notre histoire.

Édouard et Arnaud

L’interview d’Antoine Bordignon a été réalisée à Chinon par Édouard Clément et Arnaud Schultz, lors de trois longs entretiens filmés, entre mars 2015 et mars 2016, puis affinée par de nombreuses discussions informelles.

SOMMAIRE

5 À L’ÉCOLE DE LA FRANCE

Une enfance rurale

17 APPRENTI-OUVRIER

Une adolescence à l’usine

29 LE MAQUIS DU VERCORS

Désobéissance et résistance

39 AU COMBAT !

La route de la Libération

53 UNE VIE AU TRAVAIL

Carrière professionnelle et engagement social

59 LA LÉGION D’HONNEUR

La reconnaissance de la Nation

65 Conclusion

66 Chronologie

70 Bibliographie

71 Carte

72 Postface

1923

1937

Dictée.

Un paysage d'hiver

Un matin le soleil se leva sur un univers blanc sans tâches et sans rides. Les molles des champs ne se marquaient plus que par les légères ondulations bleues de leurs surfaces molles éblouissantes et et ouatées. Les arbres, les buissons enchevêtraient des branches où le bois n'était plus qu'un très noir trait noir sur lequel s'allongait un épais cordon de neige. Et le soleil percant de ses flèches rouges les nuages gris et sombres et les feuillages féeriques que l'hiver avait créés sur les haies à l'entrée des bois déserts ou le long des talus. Mais dans le tintillement de la neige un grand silence régnait troublé par les seuls croassements de rares corbeaux.

Mots fautifs

crées

À L'ÉCOLE DE LA FRANCE

Une enfance rurale

Ces années furent heureuses. Nous vivions simplement au grand air, mon père avait horreur de la ville, nous mangions à notre faim. Dans la petite ferme, il y avait du lait, des chèvres, des lapins, des poules et nous cultivions le blé et le maïs.



Édouard :

Une première remarque concernant ton nom de famille : Bordignon. Quelle est sa provenance ?

Antoine :

Ma famille est italienne, le nom remonte à l'époque napoléonienne et à la présence des soldats français en Italie du nord. Et je crois que je suis un de leurs descendants ! Il y a beaucoup d'Italiens dont le nom se termine en « on » mais il existe des Bordignon en France, ce n'est pas un nom d'origine italienne.

Édouard :

Le prénom Antoine est français sans conteste.

Antoine :

C'est mon prénom officieux. Sur les papiers d'identité, c'est Antonio Ricardo. Mais je me suis tout le temps fait appeler Antoine.

Édouard :

Tu viens de l'Italie du nord, de quel endroit précisément ?

Antoine :

Mon père était de Marostica, à une centaine de kilomètres de Venise, dans la plaine du Pô, et ma mère était de Bassano, la ville d'à côté.

Édouard :

Un jour ils décident d'émigrer, de venir s'installer en France.

Antoine :

Oui, quelques années après la première guerre mondiale. Mon père a été retenu prisonnier en Autriche pendant presque six ans à la suite de l'une des batailles de l'Isonzo. Il est libéré en 1920 et retourne en Italie. A l'arrivée de Mussolini et des chemises noires, il ne veut plus entendre parler d'armée et moins encore d'armée fasciste. Il m'a raconté que les fascistes faisaient boire de l'huile de ricin aux récalcitrants, qu'ils étaient attachés, malmenés... Lui, a choisi d'émigrer.

Édouard :

C'est vrai que les ligues fascistes de Mussolini recrutait beaucoup chez les anciens combattants.

Antoine :

Absolument, surtout chez les jeunes. Mon père avait 28 ans à ce moment-là. Il est parti tout de suite, en 1922, dès l'avènement de Mussolini. Il a quitté le pays peu après son mariage, en laissant ma mère en Italie. Comme il était menuisier ébéniste, il a trouvé à s'employer dans le nord de la France. Les saccages de la guerre de 14-18 étaient toujours béants, il y avait de grands besoins en main d'œuvre.

Édouard :

Il fallait reconstruire le nord de la France.

Antoine :

Il s'est installé à Bouligny dans la Meuse, près de Verdun et a exercé son métier de menuisier ébéniste. Il a ensuite fait venir ma mère qui était enceinte de moi. Je suis né en France le 25 mars 1923 à Bouligny.

Édouard :

Puis la famille s'est agrandie...

Antoine :

En 1924, c'est la naissance de mon frère Robert. Deux ans après, ma mère à nouveau enceinte, décide de retourner accoucher en Italie. Mes parents ne se plaisaient pas à Bouligny, le climat ne convenait pas à mon père. Il a décidé



Les grands-parents maternels d'Antoine, Ricardo Bortoletto et son épouse (date inconnue).

de chercher un autre endroit pour s'installer. Donc il envoie ma mère chez ses parents en Italie, avec Robert et moi. Mon grand-père, un petit notable du village nous promenait en carriole de trois à quatre places avec un petit cheval. Il me reste un seul souvenir d'Italie : un dimanche où nous nous rendions à la messe. Je me vois monter dans la carriole, partir mais je ne me vois pas arriver à l'église !

Édouard :

C'est ton unique souvenir d'Italie, tu avais quel âge ?

Antoine :

Je devais avoir trois ans, ma sœur Maria est née là-bas. Puis toute la famille est retournée en France, ma mère et nous autres ! Mon père est venu nous récupérer à Modane, à la frontière. Je me souviens que Robert avait été insupportable !

Édouard :

Ton père ne pouvait pas rentrer en Italie, c'était dangereux pour lui de passer la frontière ?

Antoine :

Oui, il était déclaré déserteur et risquait l'arrestation. Il nous a menés à Noyarey, une bourgade située à quinze kilomètres de Grenoble, en direction de Valence. Il avait déniché dans une petite maison en bois, un appartement de trois pièces au premier étage. J'ai un souvenir marquant dans cet appartement : ma mère mit du linge à sécher autour du poêle et nous, les gamins jouions à côté avec la petite sœur dans le berceau. Le linge était trop proche du feu. Un début d'incendie s'est déclaré, j'ai appelé les voisins à la rescousse. Ce jour, j'ai sauvé la vie de ma sœur. En cette année 1927, mon père travaillait comme menuisier chez un artisan et ma mère faisait des ménages. Nous sommes restés là quelques mois, puis mon père a trouvé à louer une petite ferme en montagne, au hameau du Poyet. C'était un vrai nid d'aigle ! Pour monter, il fallait une bonne heure de marche au milieu des éboulis. Nous avons déménagé dans une carriole avec deux vaches comme traction. Nous avons entassé tout le matériel que nous possédions et les vêtements par-dessus. Nous avons dû faire un grand détour par le haut avant de descendre vers la ferme construite sur un petit plateau de quelques kilomètres carrés. Dans le voisinage immédiat deux autres fermes étaient également occupées par des familles italiennes. Mon père descendait tous les jours travailler à Noyarey dans un petit atelier d'artisan menuisier.

Édouard :

Mais pourquoi avoir choisi une ferme si isolée ?

Antoine :

Mon père italien était très jaloux ! En son absence, nous nous occupions des travaux de la ferme. Nous avions deux vaches, des chèvres, des poules. Il fallait faire les tâches quotidiennes pour subsister : fromage, foin, blé, tailler les fruitiers... L'été, c'était la récolte du tilleul. Nous le vendions en gros ballots à la pharmacie. Mais comme nous étions en montagne, nous commençons par ramasser le tilleul dans la plaine, puis sur les collines, le petit plateau et ensuite sur la montagne plus haut. Le tilleul mûrissait par étapes. Cette activité nous occupait un bon mois. Nous coupions les branches, effeuillions par terre, faisons sécher la récolte. Toute la famille participait !

Édouard :

C'étaient de belles années, des années heureuses ?

Antoine :

Absolument même si toutes ces années n'ont pas été heureuses, j'en garde un bon souvenir. Nous vivions simplement, au grand air, mon père avait



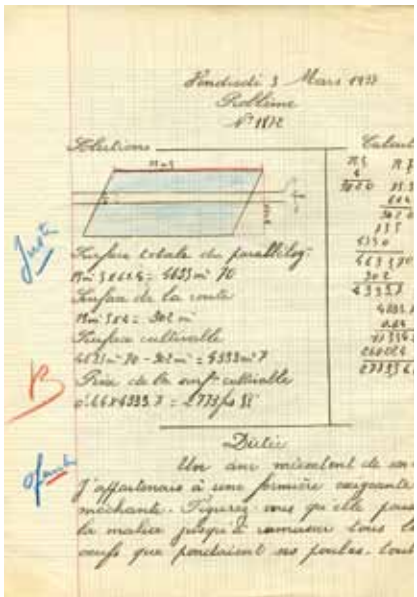
Les parents d'Antoine à Meylan (1970).



Maria, Antoine, Robert, Alfred (vers 1935).



L'école de Noyarey.



Extraits de cahiers d'école d'Antoine, école de Meylan (1936-1937).

horreur de la ville, nous mangions à notre faim. Je me rappelle des dimanches où nous nous rendions à la messe à Noyarey. Ma mère était croyante, mon père athée. Il disait qu'il avait peur que l'église ne lui tombe sur la tête. Nous descendions avec ma mère sur le chemin caillouteux et bien souvent boueux, il fallait s'accrocher aux branches pour éviter les chutes. Il n'était pas question de porter nos habits du dimanche. Ma mère faisait un paquet et nous nous changions à l'arrivée, dans une grange à l'entrée du village.

Édouard :

Il fallait aussi se rendre à l'école, elle était située où ?

Antoine :

Elle était loin et elle était en bas ! Descendre, c'était beau, mais il fallait remonter après, plus d'une heure pour remonter. Avec mon frère, nous retrouvions mon père, le midi, dans son atelier. Je me souviens qu'il nous avait fabriqué des couverts en bois pour déjeuner.

Édouard :

L'école était dans quel village ?

Antoine :

L'école se trouvait à Noyarey. Le hameau du Poyet faisait partie de la même commune. Noyarey a aussi été un haut lieu de la résistance.

Édouard :

Tu as commencé l'école à quel âge ?

Antoine :

J'ai commencé ma scolarité vers sept ans, je crois.

Édouard :

Vous aviez un uniforme ?

Antoine :

Non. Nous n'avions ni chemise ni sous-vêtements, juste des culottes et des chandails tricotés par notre mère. Aux pieds des galoches. C'est mon père qui fabriquait les semelles en bois. Mais l'été au Poyet, nous étions pieds nus ! Mon frère Alfred est né dans ce hameau le 28 avril 1929.

Édouard :

Étais-tu bon élève ?

Antoine :

Oui, je peux dire que j'étais bon élève. Je suis resté dans cette école jusqu'à l'âge de dix ans. C'était une école primaire où les apprentissages ne se limitaient pas à la lecture, à l'écriture et aux mathématiques. C'était une école « Freinet » avec un maître d'école un peu fantaisiste. À dix ans, je ne maîtrisais pas bien les fondamentaux mais nous pratiquions l'imprimerie avec dextérité. Nous devions réaliser un bulletin semestriel, je crois. Nous avons imprimé un livret que je possède toujours qui relate le déménagement de mes parents du Poyet à Noyarey, en 1933. Il s'intitule « Un déménagement compliqué ». Nous correspondions également avec une école, près de Bordeaux.

Édouard :

Vous avez finalement quitté votre nid d'aigle.

Antoine :

Oui, la ferme était trop isolée. Mes parents trouvaient la vie très difficile. C'était pénible de monter et de descendre. Il n'y avait pas de route.



Battage du blé à Meylan. À droite, Antoine (vers 1938).



Photographie scolaire devant l'école des filles de Meylan (1935). En partant de la gauche : Antoine, 7^{ème} rang du haut ; Angèle, avant-dernière du 2^{ème} rang ; Robert, second du 3^{ème} rang ; Alfred, cinquième du 1^{er} rang.

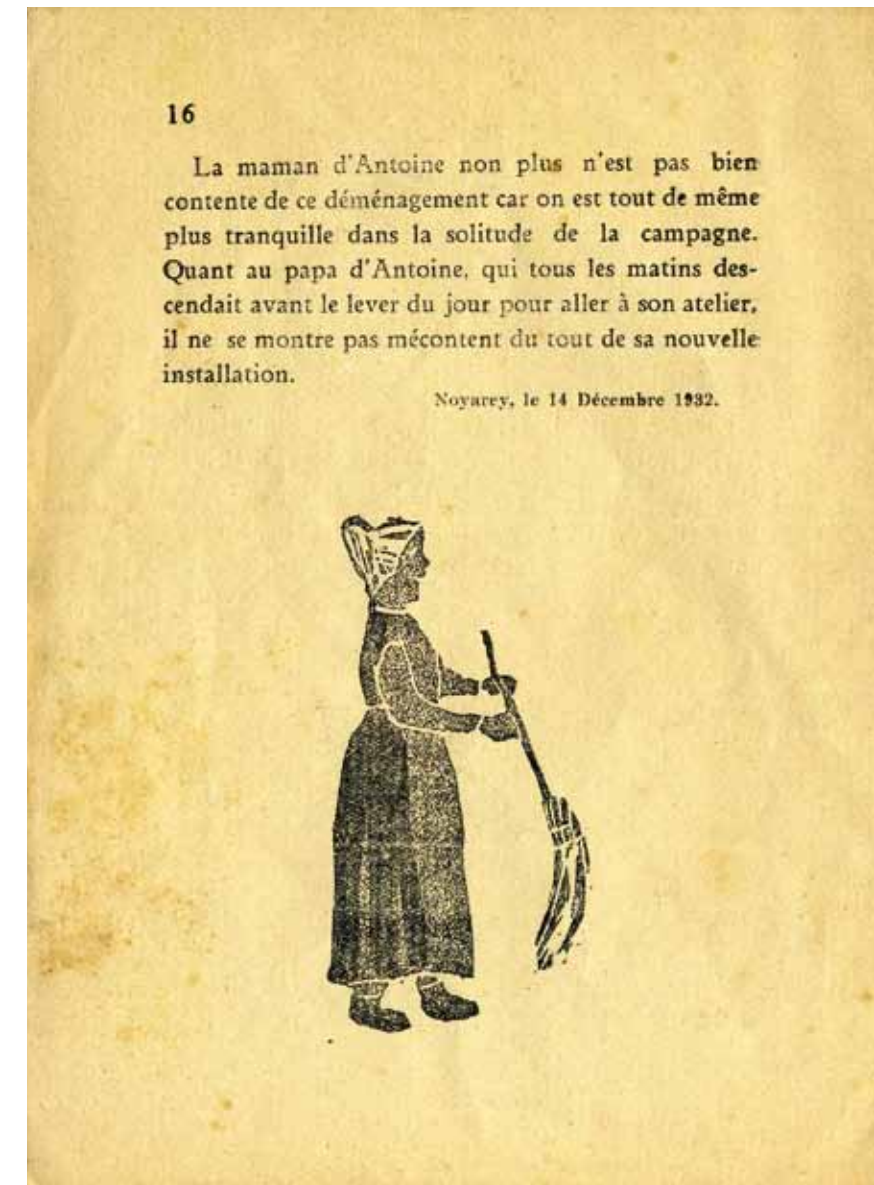
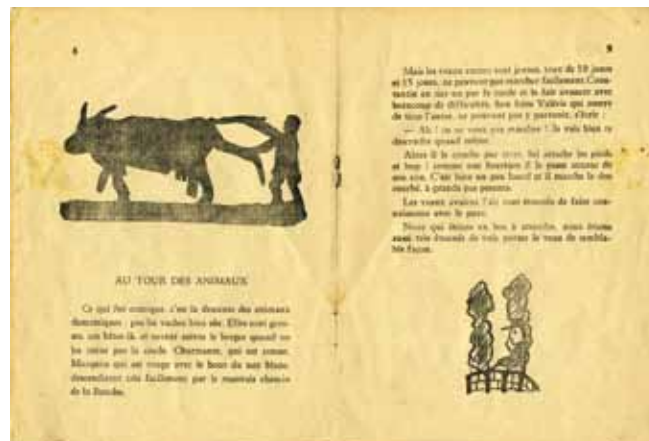
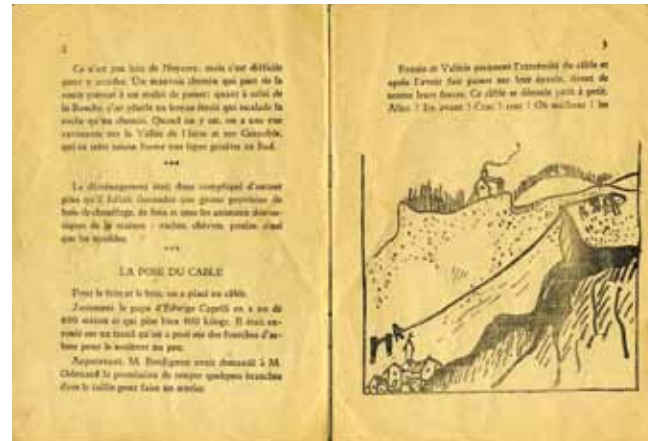
Un déménagement compliqué



Depuis plusieurs jours,
Antoine manquait l'école.
Cela ne nous a pas surpris,
car il nous avait dit :
« Bientôt, je déménage ».
Déménager est chose assez
rare pour le petit hameau du
Poyet qu'il habite (...)

Le déménagement était donc
compliqué, d'autant plus
qu'il fallait descendre une
grosse provision de bois de
chauffage, de foin et tous
les animaux domestiques de
la maison : vaches, chèvres,
poules, ainsi que les meubles.

(...) Une fois le gros bétail
descendu c'était au tour des
chèvres. Ce fut le travail de
Robert et d'Antoine. Robert
s'occupait de la petite qui
se nomme Mignonne et
Antoine qui ne voulait faire
qu'un tour s'occupait de
Blanchette et de Millette.
Celle-ci est récalcitrante ;
elle ne veut pas avancer et
tire sur la corde. Antoine
tire aussi : « Té! Millette! té!
crie-t-il ». Mais la chèvre
s'arcboute et pan! tout d'un
coup, d'un coup de corne,
fait tomber Antoine et se
sauve vers l'écurie. Antoine
se relève tout boueux, et il
pleure, il pleure!...



Retour épique au village de Noyarey relaté en détail dans le récit « Un Déménagement Compliqué ». Paru dans *Enfantines*, journal scolaire imprimé de l'école Freinet de Noyarey (avril 1933).



Chalet de Meylan. Angèle et Robert restaurent la toiture.
À l'arrière, le Saint-Eynard enneigé (vers 1950).



Obtention du Certificat d'Études Primaires, Mention Bien (21 juin 1935).

Je me souviens d'une anecdote. Chaque matin mon père descendait son bidon rempli de lait sur son porte-pot. Nous le remontions vide le soir. Un jour, de retour à la maison, nous avons oublié le bidon. Il a fallu redescendre, réparer l'oubli, nous sommes rentrés à la nuit tombée.

Nous avons déménagé. C'était compliqué parce qu'il fallait faire un grand détour avec tout le matériel, les bestiaux, les volailles, le foin. Pour le foin, mon père et un voisin avaient fixé un grand câble reliant le plateau à la vallée. Un câble de six cents mètres, pesant quatre cents kilos. Les ballots de foin et les fagots de bois attachés à une branche d'arbre en forme de crochet descendaient tout seul !

Édouard :

Et toi, as-tu emprunté la tyrolienne ?

Antoine :

C'était bien trop dangereux. Nous avons gagné la maison de Noyarey à pied. Quelques ballots ont lâché et sont tombés dans les broussailles, en contrebas. Les vaches logeaient dans une étable que des paysans nous avaient prêtée. Nous sommes restés là tout l'hiver, mon père s'est alors mis à la recherche d'un endroit pour s'établir plus durablement. Son choix s'est fixé sur Meylan, au pied du mont Saint-Eynard. J'appréciais le nouveau domicile et surtout sa proximité avec l'école. Nous habitions sous la montagne, la dernière maison du bourg mais rien à voir avec le hameau du Poyet. Nous étions maintenant des habitués du déménagement ! Il nous a fallu traverser la ville de Grenoble en charriot avec les poules, chèvres, vaches et tout notre barda.

Édouard :

Sacrée expédition ! Vous n'avez pas dû passer inaperçus !

Antoine :

Tu parles d'un équipage ! Nous avions l'air de bohémiens ! A l'arrivée nous étions soulagés. Il y avait là une vigne magnifique qui existe toujours et qui est visible sur la photographie prise lors de mon dernier passage en 2013. Le raisin était excellent, j'en garde le goût de mon enfance.

Édouard :

La maison veille toujours sur le Saint-Eynard ?

Antoine :

Oui, elle est encore là, belle au pied de la montagne. C'est une maison classée qui ne peut être modifiée extérieurement, ni détruite, un chalet typique situé en zone rouge à cause des risques d'éboulis. Elle ne peut plus être habitée.

Édouard :

Ton père devait être content, il avait trouvé la maison...

Antoine :

Celle de ses rêves à trois kilomètres de mon école où il n'y avait pas de cantine scolaire. Nous apportions une boîte de sardines, un bout de pain, une pomme que nous mangions sur un banc ou dans la classe. À la maison nous disposions d'assiettes creuses en aluminium, marquées par notre père. Un cran pour la mienne, deux pour celle de Robert, trois pour l'assiette de Maria, la sœur que nous avons décidé d'appeler Angèle parce que Maria, cela ne nous plaisait pas. Et quatre crans pour Alfred, le dernier des trois mousquetaires.

Édouard :

Et alors cette maison ?

Antoine :

Je me souviens d'une petite anecdote, à notre arrivée notre premier travail

consista à vider une cuve qui se trouvait à l'arrière de la grange. Il y avait une grande quantité de pommes, un mètre de haut de pommes, conservées dans la cuve à vin. Des petites pommes savoureuses, nous nous sommes régelés.

Édouard :

Et cette nouvelle école ?

Édouard :

Je ne savais pas bien lire à mon arrivée mais j'ai vite comblé mon retard. Et à douze ans, j'ai obtenu mon certificat d'études avec mention « Bien », à la seconde place derrière mon copain Joly qui était reçu avec un « Très bien ». Souvent dans mon existence, j'ai été second. Après mon certificat, j'ai passé encore deux années à l'école. J'ai fini mes études primaires en 1937.

Édouard :

Nous verrons plus tard que tu reprendras les études et que tu t'investiras dans la formation tout au long de ta vie.

Antoine :

Pendant quelques mois, j'ai travaillé à la ferme familiale et m'occupais des animaux. Mon père exerçait son activité de menuisier, ma mère faisait des ménages, mes frères et ma sœur poursuivaient leurs études.

Édouard :

Tu deviens fermier, quelle responsabilité !

Antoine :

Oui, et je préparais également les repas pour la famille. C'est ainsi que j'ai appris la cuisine italienne. Les vendredis, je fabriquais le pain pour toute la semaine.

Édouard :

Vous viviez en quasi autarcie ? Il n'y avait pas de vente de produits sur le marché ?

Antoine :

La ferme nous nourrissait, nous élevions des chèvres, des lapins, des poules et produisions le lait, le beurre... Nous cultivions du blé, que nous allions moudre de l'autre côté de la vallée pour la fabrication du pain. Nous cultivions aussi du maïs pour les volailles et la vigne pour le vin. Couper, tailler, sulfater... je me souviens de la sulfateuse à main Vermorel.

Avec notre voisin nous mettions nos forces en commun pour le foin. Mon père avait fabriqué une faux à ma dimension et m'intercalait entre les faucheurs. Nous ne disposions d'aucune machine. Pour moi, le meilleur moment c'était la pause casse-crouste, à neuf heures, tous ensemble.

Édouard :

1934 est une date importante dans la vie de ta famille. Une politique de naturalisation vous permet enfin d'acquérir la nationalité française.

Antoine :

Oui, il fallait demander la naturalisation. C'est la mairie de Meylan qui a entamé les démarches pour notre naturalisation. Mon père était alors cantonnier à la commune, il réparait les petits chemins et les routes qui n'étaient pas goudronnées. Il était en bon terme avec le maire et en 1934 toute la famille est devenue française.

Édouard :

C'était important pour vous ?

Antoine :

Absolument, nous voulions nous intégrer, devenir français.

Édouard :

Mais un incident va te faire quitter la ferme familiale.

Antoine :

J'avais seize ans, oui cet incident va me faire changer de vie et de métier. Je préparais le repas de midi, il faisait très chaud, un vrai cagnard d'été. J'avais deux chèvres, nous avions pris pour habitude de les attacher à un piquet pour les faire brouter. J'entendais une des chèvres qui bêlait, bêlait, mais j'étais occupé. Au bout d'un moment, je ne l'ai plus entendue. Mon frère en rentrant de l'école l'a découverte étendue par terre en plein soleil, elle semblait morte. Elle s'était entortillée, étranglée, nous l'avons arrosée avec de l'eau en vain. Elle était morte pour de bon. Énorme colère de mon père en rentrant le soir ! « Tu es un bon à rien, tu vas aller travailler ailleurs ! » Le métier de cantonnier l'occupait peu, il reprendra l'activité de la ferme à ma place.

Édouard :

Pas facile les rapports père fils, tu es chassé du giron familial et tu fais tes premiers pas dans le monde industriel...



Les foins à Meylan
avec le voisin monsieur Belot (été 1938).



Avis de naturalisation de la famille
Bordignon, parution au Journal Officiel
(8 juillet 1934).

Caractéristiques : 2 bases égales et parallèles
 faces latérales rectangles
 arêtes latérales égales et parallèles
 hauteur = arête

Surface latérale : $S_L = P \times h$

$$S_T = S_L + 2S_B$$

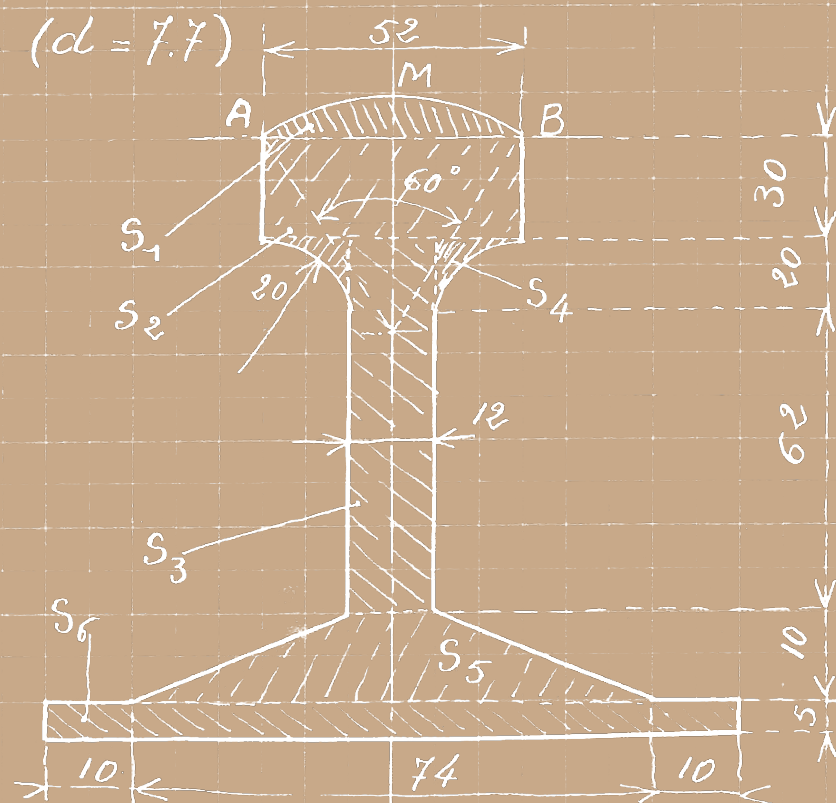
Volume : le volume d'un prisme est égal au produit de la surface de base par la longueur

$$V = B \times h$$

Calcul de la hauteur :

$$h = \frac{V}{B}$$

Problème - Calculer le poids d'un rail de 3^m de longueur en fer ($d = 7.7$)



1937
 1943

APPRENTI-OUVRIER

Une adolescence à l'usine

J'avais seize ans en 1939, j'étais à l'école d'apprentissage donc non mobilisable pour le service militaire. Mais je participais à l'effort de guerre dans l'usine. Nous fabriquions des tours destinés à tourner les obus de mortier pour l'armée.

La famille Bordignon à Meylan (1941).
De gauche à droite : Maria (Angèle),
Maria, Pépé Ricardo Bortoletto, Antoine,
Antonio, Robert et au milieu Alfred.



Antoine :

Monsieur Merlin, président des établissements Merlin et Gerin de Grenoble avait une maison de campagne à Meylan à quelques pas de chez nous. Mon père, un dimanche matin m'emmène chez lui. Il s'occupait de son jardin, sa passion, et nous reçoit très gentiment. J'obtiens un rendez-vous à l'usine de Grenoble. Me voilà quelques jours plus tard face à monsieur Frappat, le chef du personnel pour passer des tests d'aptitude. Je me souviens d'une boîte électrique, avec des dessins en creux et une tige. Je devais suivre le schéma sans toucher les bords sinon une sonnerie se déclenchait. Je réussis les tests, suis embauché et intégré dans l'école d'apprentissage de l'usine. Une grande usine d'appareillages électriques qui deviendra plus tard Schneider. Les deux fondateurs messieurs Merlin et Gerin sont à l'origine de deux associations : celle des ingénieurs professionnels et celle des cours du soir de Grenoble.

Édouard :

L'engagement de ces hommes en faveur de la formation t'inspirera fortement dans ta vie professionnelle future.

Antoine :

Oui car l'enseignement à l'école d'apprentissage restait relativement rudimentaire. En complément, nous devons suivre des cours du soir. Notre devise à l'école était : « Ordre, Méthode, Propreté ». Nous sommes au mois d'octobre 1939.

Édouard :

Une vraie chance à l'époque d'entrer dans une entreprise où l'on pouvait accéder à une formation qualifiante.

Antoine :

Je débutais mon apprentissage et suivais les cours du soir de l'A.P.P.S. (l'association postscolaire). Les enseignements se déroulaient à Grenoble de dix-huit heures trente à vingt heures et parfois en soirée jusqu'à vingt et une heure trente.

Je préparais un C.A.P. de tourneur et parallèlement un C.A.P. de dessinateur. J'ai réussi le premier le 20 juin 1940, deux jours avant la capitulation française, mais échouai au second. Je n'avais pas suffisamment de pratique. On m'a alors proposé un poste au bureau d'études pendant un an pour parfaire ma formation.



Paul-Louis Merlin, PDG de l'usine
Merlin Gerin de 1920 à 1964.



Georges Ravinet, résistant à l'usine
Merlin Gerin, accompagné d'Eugène
Chavant, chef de la résistance civile et
Abel Demeure, président de l'Association
Nationale des Pionniers et Combattants
Volontaires du Vercors.

J'avais un statut de stagiaire rémunéré dans l'entreprise. Une petite rémunération... Après l'usine et les cours du soir, je remontais parfois à Meylan en vélo. Ces deux années furent très dures. Le 19 juin 1942 j'ai décroché mon second C.A.P. celui de dessinateur.

Parallèlement, je prépare un brevet professionnel sur trois ans. J'étais « OP3 », la plus haute qualification pour un ouvrier. Mais à quelques semaines de l'examen, en mai 1943, je suis obligé d'interrompre cette formation pour partir au maquis, par l'intermédiaire du réseau de résistance de l'usine.

Édouard :

Tu avais peu de moments pour toi ?

Antoine :

J'étais en pension dans une petite auberge à Grenoble, cours Jean Jaurès. Nous étions logés à trois dans une petite chambre de bonne. La patronne était parente de l'un de mes amis, Georges Jacquet. Nous étions insouciant. Je fréquentais une jeune femme, Mireille, depuis deux ans, une relation sérieuse. Avec la complicité bienveillante de la maman mais sans l'accord du père, contremaître à l'usine.

Édouard :

Pendant tes années d'études, même si tu rentrais tard chez toi, tu devais te tenir informé des événements qui assombrissaient la vie de ton pays d'adoption. Tu écoutais la radio, tu lisais les journaux, tu avais peut-être des discussions avec tes camarades à l'entreprise Merlin... Quelles connaissances avais-tu de l'actualité nationale et internationale ?

Antoine :

Pour la radio, c'était compliqué, je disposais d'un poste à galène récupéré et bricolé, nous n'avions pas d'électricité et nous lisions peu. Certes, nous parlions entre nous, aux cours du soir mais les moyens de communication avec l'extérieur étaient rares. Cependant en 1940, pour mes dix-sept ans, j'apprends que le gouvernement de Vichy révisé les naturalisations des étrangers. Ma famille redevient italienne, la qualité de français nous est retirée.

Édouard :

D'accord, mais auparavant, tu avais eu des informations sur le fascisme en Italie, l'instauration du nazisme en Allemagne, la guerre d'Espagne, l'invasion des Sudètes, les accords de Munich, l'Anschluss avec l'Autriche... Étais-tu inquiet de toutes ces menaces qui pesaient sur nos pays voisins et leurs possibles conséquences sur le reste du monde ?

Antoine :

Non, pas trop, nous étions focalisés sur une vie matérielle plus immédiate. Nous travaillions à l'usine de huit à dix-huit heures et il y avait les cours du soir.

Édouard :

Et au moment de la remilitarisation de la Rhénanie, de l'invasion de la Pologne, de la déclaration de la guerre ?

Antoine :

Oui, bien sûr ! Mon père est alors mobilisé, dans la réserve, comme menuisier pendant tout l'hiver 39-40. Il réparait des voitures à cheval pour l'armée. Il quittait la maison le matin et rentrait le soir. À ce moment-là, l'armée française était mal organisée, mal équipée.

Édouard :

C'est ce que l'on appelle la « drôle de guerre ». Toi tu es encore trop jeune pour être mobilisé ?



Décret du Journal Officiel actant la
dénaturalisation de la famille Bordignon
(14 juin 1941).

En apprentissage

“

J'étais en pension dans une petite auberge à Grenoble, cours Jean Jaurès. Nous étions logés à trois dans une petite chambre de bonne. La patronne était parente de l'un de mes amis, Georges Jacquet. Nous étions insouciantes. Je fréquentais une jeune femme, Mireille, depuis deux ans, une relation sérieuse. Avec la complicité bienveillante de la maman mais sans l'accord du père, contremaître à l'usine.

”



1



2



3



4

1. Dans l'entreprise Merlin Gerin, atelier école Neva (1939).

2. École technique Merlin Gerin. Antoine second à l'avant-dernier rang en partant de la gauche (1942).

3. Stage de promotion sociale, usine Merlin Gerin, Antoine posant en cravate devant une fraiseuse (vers 1942).

4. Atelier école de Merlin Gerin, la classe du cours de promotion sociale (1942-43).

5. Conscription de la classe 1943, à Meylan. Antoine a 20 ans, sa famille est déchue de la nationalité française et la Résistance vient de lui remettre une fausse pièce d'identité au nom de Blachon qui le rajeuni de deux ans. Les « cochonniers », apprentis conscrits de la classe 1944, posent avec leurs aînés.

Robert, rang du haut : 1^{er} à gauche.
Antoine, rang du milieu : 3^{ème} à gauche.

5



Antoine :

J'avais seize ans en 1939, j'étais à l'école d'apprentissage donc non mobilisable pour le service militaire. Mais je participais à l'effort de guerre dans l'usine, on m'avait affecté à l'atelier d'outillage. Nous fabriquions des tours primitifs destinés à tourner les obus de mortier de quatre-vingt-un millimètres pour l'armée. L'hiver était rude et le travail très pénible, on nous servait des soupes chaudes pour nous mettre le cœur à l'ouvrage. Les obus ne serviront jamais.

Édouard :

La France entre en guerre, elle est envahie, vaincue, occupée. Vous arriviez à avoir des informations sur ce qui se passait ? Dans quel état d'esprit étiez-vous ?

Antoine :

Nous étions surtout préoccupés par les événements locaux, l'arrivée des troupes italiennes à Grenoble en juillet 1940. Un de nos cousins incorporé dans l'armée italienne est même venu nous voir à ce moment. Avec les Italiens, au début c'était détendu, parfois folklorique. Les filles couraient après les Bersagliers, les chasseurs alpins italiens, pour attraper la plume de faisan de leur « capello ». Puis un soldat italien a été tué par un résistant. Alors, la répression s'est mise en place. Les Italiens ont commencé à monter sur le plateau du Vercors. Ils ont même poursuivi un groupe de résistants jusqu'à Villard-de-Lans. L'occupation était italienne, mais l'administration sous gouvernance de Vichy. Puis en novembre 1942, la situation s'est encore dégradée avec l'arrivée des Allemands et l'instauration d'un régime de terreur. Les miliciens et les collaborateurs étaient partout. A Grenoble, il était interdit de circuler à plus de deux personnes dans la rue. Nous avons appris qu'il y avait des dénonciations, des arrestations, des déportations. Mais la décapitation de la résistance et l'exécution des principaux responsables comme le docteur Butterlin, ce que l'on a appelé la Saint-Barthélemy grenobloise, tout cela, nous l'avons su après. Ce médecin, je le connaissais, il possédait une maison secondaire à Meylan, non loin de chez mes parents.

Édouard :

Le maréchal Pétain après son coup d'état met en place l'Etat Français dont il devient le chef puis instaure la collaboration avec l'occupant. Que savais-tu du maréchal Pétain ?

Antoine :

Le 19 mars 1941, lors de sa venue à Grenoble on nous a fait parader dans les rues de la ville en chantant « Maréchal nous voilà ». Tous les jeunes des cours du soir, les apprentis en tenue, défilaient avec short et maillot blanc.

Édouard :

Tu es placé dans une situation délicate avec les ambiguïtés tragiques de la collaboration.

Antoine :

Nous étions de petites gens, les plus pauvres de la commune, nous vivions chichement. Mon père avait ses idées communistes. Ce sont sûrement ses opinions qui sont à l'origine de notre dénaturalisation.

Édouard :

À quel moment prends-tu la décision de rejoindre le Vercors ?

Antoine :

Lorsque j'apprends que je suis mobilisable dans les forces de l'Axe. De plus, le gouvernement de Vichy a mis en place le service de travail obligatoire (S.T.O.). Mais comme il n'y avait pas suffisamment de volontaires pour partir en Allemagne, les Allemands imposent l'abaissement de l'âge du S.T.O. et les rafles commencent.



Obtention du Certificat d'Aptitude Professionnelle de tourneur, Mention Bien (20 juin 1940).



Obtention du Certificat d'Aptitude Professionnelle de dessinateur (21 octobre 1942).

N° _____ En qualité de *Apprenti*
Affectation Categorie "Atelier-Ecole"

CONTRAT DE TRAVAIL

Entre les soussignés, il a été convenu et arrêté ce qui suit :

A dater du *3 novembre 1937*, (1) les *Ets Merlin et Gerin, Appareillage Electrique*
Rue du Monastier de Clermont, Grenoble accepte d'embaucher *M. Bordignon Antoine*
(2) après épreuve préliminaire effectuée du *3 novembre* au *16 novembre 1937 inclus* -

M. Bordignon Antoine s'engage à travailler dans l'Entreprise dans les conditions définies
par la Convention Collective du Travail en date du *26 septembre 1936* et reconnaît :

- 1° qu' il (3) est embauché en qualité de (4) *apprenti*
- 2° que sa rémunération est fixée à *1.00* Frs (5) *à l'heure pendant le*
premier semestre d'apprentissage conformément au
paragraphe C de l'article 19 de la Convention Collective
+ 20% (régime de 40 heures) + 0.45 (ajustement du 1er septembre 1937).
- 3° qu' il (3) est tenu de se conformer aux règlements et usages en vigueur dans l'Entreprise,
pris ou à prendre, notamment pour répondre aux prescriptions de la législation du Travail (Loi du 9 Avril 1898
sur les accidents du travail. Loi du 20 Juin 1936 sur les congés payés annuels, etc.)
- 4° qu'au cas où il (3) voudrait quitter son emploi il (3) est tenu de respecter le préavis
fixé par la Convention Collective sus visée, à l'article 21.
- 5° que (1) *les Etablissements Merlin et Gerin* ou ses représentants
qualifiés ont le droit de le remercier ou de le congédier avec le même préavis, celui-ci n'étant pas applicable en
cas de faute grave ou de force majeure.

Dans l'éventualité de dénonciation de la Convention Collective du Travail sus visée, le présent
contrat sera résilié de plein droit à l'expiration de la validité de ladite Convention Collective.

M. Bordignon Antoine déclare formellement n'être lié actuellement à aucune entreprise, avoir
quitté son précédent emploi libre de tout engagement et ne pas être en période de congé payé, toute fausse
déclaration l'exposant à des dommages-intérêts, notamment en application de la loi du 5 Février 1932.

Fait en double et de bonne foi à *Grenoble*, le *3 novembre 1937*.

SIGNATURE
(précédée des mots : Lu et approuvé)

lu et approuvé
B. Bordignon

SIGNATURE ET CACHET DE L'EMPLOYEUR

MERLIN & GERIN
GRENOBLE

[Signature]

(1) Raison sociale.
(2) A supprimer s'il y a lieu.
(3) Il ou elle.
(4) Suivant catégorie définie par la Convention Collective, art. 19. Indiquer l'affectation, Fabrication, Atelier, s'il y a lieu.
(5) Mensuelle ou horaire. Indiquer en outre tous renseignements sur primes, boni, participation et autres accessoires
conditionnels de la rémunération.

Contrat de travail d'Antoine en qualité d'apprenti au sein de l'entreprise Merlin Gerin (3 novembre 1937).

Chèques Postaux : LYON 171-40
Télégrammes : MERGER-GRENOBLE
Téléphones : 18-75 7-33 25-37 & 30-69
Adresse la Correspondance à Grenoble

Ets MERLIN & GERIN

Société Anonyme, Capital 12 000 000 francs

Appareillage Electrique
Haute et basse tension
et Transformateurs

GRENOBLE R.C. N° 9297

Grenoble, le
Rue Monastier de Clermont

(N° 10)

AGENCES :

PARIS : 24, Rue de l'Arcade
LYON : 17, Avenue de Saxe
MARSEILLE : 253, Rue Paradis
LILLE : 38, Rue Colbert
TOULOUSE : 57, Allées Jean-Jaurès
NANCY : 11, Rue de Metz
NANTES : 9, Rue Germain-Botrand
GRENOBLE : R. Monastier de Clermont
ROUEN : 97 bis, Rue Ecuycere
NIMES : 1, Rue St-Nicolas
NICE : 34, Avenue Clemenceau
ALGER : 4, Rue Berlioz
TUNIS : 7, Rue Léon-Roché
CASABLANCA : Rue Gallieni
BRUXELLES : 19, 21, R. Lambert Croix
ANGLETERRE, HOLLANDE, ESPAGNE
PORTUGAL, U. R. S. S., ROUMANIE

V. Rén. : _____
N. Rén. : _____

♦ IMPORTANT ♦

Pour éviter toute erreur
ou retard, prière de rappeler
Service :

Je soussigné, Paul MERLIN, Président du Conseil
d'Administration, Directeur Général des Etablissements
MERLIN & GERIN, certifie que M. BORDIGNON Antoine, né le
25 Mars 1923, fait partie de notre personnel depuis le
3 Décembre 1937.

Successivement apprenti dans notre Atelier-Ecole
où ses résultats furent remarquables, puis jeune ouvrier.
dans nos Ateliers, M. BORDIGNON Antoine présente, avec de
très bonnes qualités professionnelles, une excellente
moralité et une conduite irréprochable.

Son assiduité, sa volonté et son travail lui ont
permis d'obtenir avec succès en 1940, le Certificat
d'aptitudes professionnelles en qualité de tourneur sur
métaux. Il prépare actuellement le même diplôme en
qualité de dessinateur industriel.

M. BORDIGNON Antoine retient toute notre atten-
tion et nous sommes persuadés de la continuité de ses
efforts et de ses qualités.

Fait à Grenoble, le 21 Juillet 1941

Le Président du Conseil d'Administration
Directeur Général
[Signature]

Certificat de travail (21 juillet 1941).

Édouard :

Ton frère Robert est déjà rendu sur le plateau du Vercors.

Antoine :

Mon frère est parti grâce à un voisin qui avait une propriété dans le Vercors. Il l'avait recruté pour la fabrication du charbon de bois. Le charbon de bois était indispensable à cette époque, il n'y avait plus d'essence pour les civils, les voitures fonctionnaient au gazogène. Il se trouvait près du village de Mallevall qui sera par la suite détruit par les Allemands. Il combattrait avec le sixième bataillon de chasseurs alpins à Valchevrière, aux côtés du lieutenant Chabal.

Édouard :

Tu te prépares au départ, tu dis au revoir à tes parents. Par l'intermédiaire d'un collègue de l'usine tu as un contact pour rejoindre la résistance.

Antoine :

Merlin Gerin était un véritable vivier de la résistance, de nombreux groupes et organisations s'y côtoyaient. Georges Ravinet issu du mouvement Combat, m'introduisit. Le réseau « Merger » m'a rajeuni de deux ans en me procurant une fausse carte d'identité au nom d'Antoine Blachon et un faux certificat de travail au même nom qui me permettait de travailler à l'usine, classée S (Speer-Betrieb) depuis peu. L'outil de production était au service du Reich en échange de maigres compensations conclues par les accords Bichelonne. Mon frère Robert a également changé d'identité et de nationalité en devenant Robert Bourgeat, nous étions à nouveaux français, ce fut notre premier acte de désobéissance.

Dans le mois qui a suivi, on m'a donné un rendez-vous dans une petite rue à Grenoble. J'emportai un minimum d'affaires personnelles serré dans un sac tyrolien. Je suis habillé discrètement pour ne pas éveiller l'attention. Tout en tenant la bride de mon sac je marche dans la ville avec un mouchoir blanc enroulé autour de ma main en guise de signe de reconnaissance. C'était l'époque de la terreur à Grenoble, s'aventurer dans les rues était risqué. Si ma mémoire est bonne, j'avais rendez-vous vers dix-huit heures le huit mai 1943. La veille, dans l'après-midi, je m'étais promené à la campagne avec Mireille. Plus loin, un homme m'aborde « ne vous retournez pas et suivez-moi de loin ». Après un détour dans différentes ruelles, un autre homme me chuchote « prenez le car de la ligne Grenoble Villard-de-Lans, il passera dans quelques minutes, faites signe au chauffeur ». Je suis installé dans le bus, au milieu d'inconnus. À l'arrivée, à Villard-de-Lans, je suis pris en charge avec quatre autres jeunes et embarqué dans une camionnette, direction Corrençon-en-Vercors. Après un dîner rapide dans une maison particulière, nous repartons à pieds en pleine nuit. Alors que nous commençons à faire connaissance entre nous, notre guide nous donne les consignes à suivre. Il nous est interdit de communiquer nos noms et autres informations personnelles. Nous devons choisir un pseudonyme, moi j'ai opté pour Mireille. Après plusieurs heures de marche dans la montagne, nous sommes enfin arrivés à destination. C'était le camp du puits des Ravières, le camp numéro deux (C2). Une grande baraque en bois permettait de loger une bonne trentaine de jeunes gens. La petite source à proximité était notre seul luxe dans ces régions où l'eau est rare.



Fausse carte d'identité d'Antoine réalisée par le réseau de résistance de l'usine, au nom d'Antoine Blachon (1943).



Faux certificat de travail d'Antoine réalisé par le réseau de résistance de l'usine au nom d'Antoine Blachon (1943). L'usine Merlin Gerin travaille pour le Reich, elle est classée « S » (Speer-Betrieb).



Fausse carte d'identité de Robert Bourgeat, au nom de Robert Bourgeat (1943).

1943

1944

LE MAQUIS DU VERCORS

Désobéissance et résistance

Pendant toute cette période, je consignais au jour le jour la vie du camp dans un carnet intime. Il a malheureusement disparu dans mes déménagements successifs.

À la fin de l'automne, après les premières neiges l'ordre de repli des camps est donné.

On nous amène quelques mulets (trois je crois)

et on prie bagages, on traverse tout de même péniblement, la chaîne du Vercors (voir photos)

par un col et on descend sur le flanc de la vallée à la Bâtie de Gresse, au pied du Mont Aiguille.

On s'installe dans un camp abandonné des Jeunes de Montagne (riches)

4 ou 5 beaux baraquements en bois, dans un champ entouré de bois, à quelques centaines de m du village de la Bâtie.

À l'entrée, en bas ~~sur~~ une toute petite maison nous servait de poste de garde. Nous montions

la garde nuit et jour à tour de rôle - Plus un poste de garde à à proximité de la Route de

Novestrie de Clermont (route Napoléon)

Ce poste était - je ne sais pas mais sur une dizaine de kms plus bas que notre camp.

On s'ennuyait beaucoup, seuls pendant des heures du jour ou de nuit.

Plateau d'Arbounouze, Vercors
(été 1943).



Édouard :

C'est ta première nuit au maquis, une autre vie commence...

Antoine :

Le changement est radical, ce n'est plus le cocon familial. L'aménagement de la baraque est fruste, c'est un univers masculin très dépouillé : une antique cuisinière, des châlits garnis de fougères séchées, un éclairage au pétrole. Tout transpirait la tristesse. À notre arrivée, le lieutenant André, notre responsable militaire nous présente à nos compagnons et nous distribue une couverture. La première nuit est agitée, je pense à Mireille, à mes parents, c'est déjà loin... Le petit déjeuner, le lendemain, confirme ma première impression : j'avale un jus qui n'avait de café que le nom, des glands de chênes grillés et un peu de pain. Nos maigres réserves étaient stockées dans une petite grotte à une centaine de mètres du baraquement.

Édouard :

Le ravitaillement quotidien est compliqué dans cette vie clandestine, surtout dans un environnement montagneux où tout déplacement demande beaucoup d'énergie.

Antoine :

Nous étions obnubilés par la nourriture parce qu'elle était rare et irrégulière. Il fallait agir en toute discrétion, se rendre la nuit à Corrençon-en-Vercors, récupérer le ravitaillement déposé à des endroits définis en accord avec la résistance civile. Puis remonter les provisions dans notre repaire. Nous étions de corvée à tour de rôle, certains s'occupaient de la cuisine, d'autres montaient la garde ou effectuaient des missions d'observation. Pendant une semaine nous n'avons eu que des pommes de terre à nous mettre sous la dent, c'est la seule fois où j'ai été malade, nous avions tous une diarrhée carabinée.

Édouard :

Les conditions sont rudes, tu vas vivre ainsi presque un an...

Antoine :

L'organisation était militaire avec des consignes strictes, les réunions avec le lieutenant André qui organisait et dirigeait la vie du camp nous avaient informé de l'existence d'autres camps situés à proximité mais sans plus de précision. La monotonie du quotidien était rompue par nos déplacements fréquents, nous nous couchions parfois à l'abri d'un sapin, la vie au grand air était difficile mais saine. Sur ce plateau calcaire, les points d'eau sont rares, nous nous

lavions avec des poignées de feuilles couvertes de rosée. Nous descendions dans les crevasses à la recherche de neige non fondue à l'aide d'échelles de fortune bricolées avec des troncs de conifères décharnés. Nous étions tristes, perdus dans ces paysages grandioses et hostiles. Parfois nous étions survolés par des avions de reconnaissance allemands, nous nous mettions alors à l'abri des indiscrets. Nous étions démunis, pour tout armement nous disposions de deux mitraillettes Sten, d'un fusil mitrailleur et d'un ou deux fusils MAS récupérés lors d'un unique parachutage d'armes. Nous faisions des exercices militaires rudimentaires. Nous n'avions aucun contact avec l'ennemi, et surtout, nous restions dans l'ignorance des événements extérieurs. À chaque bivouac, les tours de garde s'organisaient avec deux ou trois guetteurs en permanence. Puis la routine, les missions de ravitaillement qui s'enchaînaient. Pendant toute cette période, je consignais au jour le jour la vie du camp dans un carnet intime. Il a malheureusement disparu dans mes déménagements successifs.

Édouard :

Peux-tu nous raconter quelques souvenirs heureux ?

Antoine :

Les séances de coiffure avec Ramis étaient folkloriques, il avait du mérite à redonner un peu d'allure à tous ces hommes des bois. Les rares fois où nous disposions d'eau en abondance, les séances de douche se transformaient en moments d'oubli où nous redevenions enfants avec arrosage des voisins. Les shorts que nous portions étaient à la dernière mode maquisarde, taillés dans des toiles de parachutes directement importés de Londres et récupérés lors d'un largage allié sur le massif.

La nuit nous rêvions de festins quand notre estomac criait famine, nous étions privés de douceurs depuis des mois. Lors d'une mission de ravitaillement, une paysanne venait de préparer une crème dessert qu'elle nous a servi devant nos yeux ébahis. Nous l'avons dégustée délicatement, directement dans le pot avec nos doigts gourds pour toute cuillère.

Puis un soir, il y a eu l'arrivée des intellos parisiens au camp, cinq nouveaux venus. L'un d'eux était un joyeux drille, il s'appelait Poli, il était en décalage complet avec la situation du maquis. Il avait voyagé léger avec un sac tyrolien et une grosse valise. Quand il a déballé ses affaires, c'est l'hilarité générale. Il s'était empêtré d'une garde-robe complète avec draps, pyjama, pantoufles et nécessaire de toilette haut de gamme. Il a été obligé d'abandonner le tout sur place quand nous avons déménagé. À notre retour dans le secteur tout son attirail était en lambeaux. Ces garçons se croyaient en camp de vacances. Lors d'une alerte de visite des GMR, le lieutenant André a donné l'ordre de dispersion dans la nature. Ils sont restés dans une clairière à taper le carton. À la fin de l'alerte, ils avaient disparu. Ils ont été embarqués et expédiés à Lyon. Heureusement la résistance lyonnaise, prévenue à temps, a réussi à les libérer en les faisant sortir en contre-voie à l'arrivée en gare. Après cet incident, les consignes de sécurité et la discipline ont été plus sévères.

Édouard :

Les épisodes de ravitaillement t'ont également laissé quelques souvenirs mémorables...

Antoine :

Avec Martigue nous nous sommes rendus à Prélénfrey, dans la vallée du Drac, à deux jours de marche du camp. Nous avons longé le Grand Veymont qui culmine à plus de deux mille trois cent mètres d'altitude. Un chemin très difficile, notre mission consistait à acheminer une vache au camp. La bête a eu toutes les difficultés du monde à marcher et à se déplacer dans ces sentiers entravés d'éboulis, rien à voir avec un chamois. Mais nous l'avons amenée à



Le C2 posant devant la tente Marabout dérobée au camp de Jeunesse (septembre 1943).

En haut : Louis Poli (Le Baron), Raffin, Sybelle, Genot, Preyniard, Sevestre, Fayon, Blanchard.
Second rang : Campé, Wicker, Ariel Allatini (Cupidon).
En bas : Raymond Anne, Foulupt, Lelièvre, Marcel Peyronnet, Michel, Nadal Ramis (Tatave), Antoine Bordignon (Mireille), Étienne Mathey (Ribouldingue), Lacassagne (La Moricaude), Henri Weiss, Paul Frecon (Le Môme).

bon port. Pendant quelques jours, nous avons mangé à notre faim et la résistance civile a distribué une partie de la viande aux autres camps.

Puis il y a eu l'épisode des moutons à Herbouilly, le lieutenant André nous a missionnés pour prélever notre dîme à un paysan récalcitrant qui refusait d'aider la résistance. Le vol était interdit, les paysans étaient remboursés par la résistance civile en argent comptant ou en bons de réquisition, honorés ultérieurement. Nous étions un groupe de cinq et disposions de cordes pour les attraper. Mais les moutons étaient aussi peu compréhensifs que leur maître, ils se sont affolés à notre vue. Deux retardataires ont tout de même fini dans nos assiettes.

Lors des fêtes de la fin de l'année 1943, nous avons fait bombance. Un paysan nous avait réservé un petit cochon de lait ce qui était un magnifique cadeau en ces temps de disette. J'étais désigné comme cuistot. J'ai fait mijoter l'animal dans un réservoir de récupération accompagné de pommes de terre. Un vrai régal agrémenté de pains et de brioches fournis par le boulanger du village. Un court moment d'inattention à la fin du repas a mis le feu à notre cuisine improvisée, tout est parti en fumée, nous avons juste eu le temps de sauver quelques bricoles que nous avons installées dans une baraque voisine.

Édouard :

Lors de l'une de tes missions d'agent de liaison auprès des responsables civils de la résistance à Monestier-de-Clermont, tu as été scandalisé par le comportement de certains résistants, tu vas prendre une décision radicale...

Antoine :

Le moral était à zéro, le début de l'année 1944 a été difficile, l'hiver était rude dans ces contrées, les moments de liesse de courte durée, à nouveau nous souffrions de faim. Au mois de mars, le lieutenant André me charge d'ache-miner un pli à la résistance civile de Monestier-de-Clermont, une demande

Le quotidien

“

Les séances de coiffure avec Ramis étaient folkloriques, il avait du mérite à redonner un peu d'allure à tous ces hommes des bois. Les rares fois où nous disposions d'eau en abondance, les séances de douche se transformaient en moments d'oubli où nous redevenions enfants avec arrosage des voisins. Les shorts que nous portions étaient à la dernière mode maquisarde, taillés dans des toiles de parachutes directement importés de Londres et récupérés lors d'un largage allié sur le massif.

”



1



2



3



4

1. 10 maquisards de l'équipe de ravitaillement du C2 (juillet 1943).

2. 10 maquisards du C2 à Corrençon-en-Vercors, à la ferme du Frier du Bois qui a été brûlée l'été 1944 (juillet 1943).

3. Le C2 au salon de coiffure « Ramis » en pleine nature (été 1943).

4. L'élégance au maquis : les shorts en toile de parachute cousus par Raffin (été 1943).

Le ravitaillement



Nous étions obnubilés par la nourriture parce qu'elle était rare et irrégulière. Il fallait agir en toute discrétion, se rendre la nuit à Corrençon-en-Vercors, récupérer le ravitaillement déposé à des endroits définis en accord avec la résistance civile. Puis remonter les provisions dans notre repaire.



1



2

1. Après l'alerte aux « GMR », Arbounouze (12 septembre 1943).

2. Descente du C2 du Pas de Berrièves sur Gresse (septembre 1943).

3. Groupe de maquisards avec mulets, déménagement au C2 (octobre 1943).

4. Déplacement sur les sommets (novembre 1943).

5. Corvée de ravitaillement, Pas de Berrièves (novembre 1943).

6. Au Pas de la Balme (novembre 1943).

7. Descente du Pas de Berrièves, prise du quartier d'hiver à Gresse (novembre 1943).



3



4



5



6



7

urgente de nourriture, qui nous manquait si cruellement. Vers dix heures du soir, j'arrive à l'adresse que l'on m'avait indiquée oralement. Je tombe en plein milieu d'une fête : une vingtaine de personnes, hommes et femmes se trouvaient là, ivres. On me propose de prendre part aux festivités, de choisir une compagne pour passer la nuit. Effaré et scandalisé par une telle désinvolture je rebrousse chemin dans la nuit, alerter le lieutenant André. La situation est grave, il me fait promettre de ne rien dire aux camarades. Je ne me sens plus à ma place dans ce maquis. Après quelques jours de réflexion, je décide de quitter le camp, j'en informe le lieutenant qui oppose un refus catégorique. Mais ma décision est prise, je pars. Au premier village, je suis arrêté par mes compagnons et ramené de force au camp, penaud mais obstiné. Je passe en conseil de discipline. Le lieutenant André, un sergent et un compagnon me font jurer sur l'honneur de ne plus recommencer au risque d'être considéré comme déserteur.

Quelques jours après, je repars dans la nuit, presque sans bagages. Je contourne le poste de garde, traverse le village et commence la montée du col de l'Allimas. C'est la tempête, j'ai de la neige jusqu'aux mollets, une grosse congère de deux mètres de haut m'oblige à ramper pour passer. Après plusieurs heures de marche, au petit matin, je rejoins Gresse où je demande asile à un paysan, à quelques kilomètres du village. Il me nourrit et me loge pour le reste de la nuit. Dans l'après-midi, il apprend que des maquisards sont à ma recherche. Ils fouillent les granges aux alentours et tirent des coups de mitraillette. Le lieutenant André avait envoyé une patrouille pour m'arrêter. La femme du paysan prend peur, en pleurant elle me supplie de partir. Ils me donnent des vêtements secs, quelques provisions et le matin suivant je prends le car en direction de Grenoble. Je suis très inquiet, les cars sont fouillés systématiquement par les patrouilles allemandes surtout ceux descendant du plateau. Par mesure de sécurité, à dix kilomètres de l'arrivée, je descends du véhicule, à Pont-de-Claix. Là s'arrête mon appartenance aux camps du Vercors.

Édouard :

Bien des années après, tu as appris que le camp numéro deux était infiltré par la Gestapo, un de tes compagnons de route était un traître à la solde de l'ennemi...

Antoine :

C'est à la faveur d'une lecture que je l'apprends, plus de soixante-dix ans après les faits. Arnaud m'a offert *La bataille du Vercors* de Pierre Vial. Mon émotion est très grande, l'un de mes compagnons informait régulièrement la Gestapo de tous nos faits et gestes. Vial relate en détail ses méfaits, ses complicités à Villard-de-Lans : la maîtresse installée à la direction du café de France et un pseudo réfugié belge, Lecuy, résidant au luxueux hôtel Splendid. Tout ce joli monde fricotait avec l'ennemi. Lecuy démasqué par le groom de l'hôtel sera liquidé par la résistance. Henri Weiss déjouera l'attention et réussira à s'échapper. Dès son arrivée dans notre camp en septembre 1943, Pierre Faillant de Villemarest, notre responsable civil cantonné au village, le trouvait suspect mais sans réussir à le prouver.

Il le fera suivre pour le confondre, c'était bien un agent allemand. Le plus terrible c'est que ce triste individu fut pendant quelques mois le patron local de la résistance civile. Il figure sur la photographie du camp deux, nous étions parfois bien naïfs.



Antoine posant à Gresse avec le blouson en cuir « subtilisé » au Camp de jeunesse (hiver 1943).

Les amis chers

“

J'ai surtout perdu un ami proche, Raymond Anne. Il était à Vassieux, sur le plateau du Vercors lors de l'attaque. Il a été tué par les Allemands en tentant de se cacher dans la forêt. Il est aujourd'hui enterré au Mont Valérien. Sa dépouille représente le sacrifice des maquis de France. Je repense aussi aux paroles prémonitoires d'Étienne Mathey « je ne m'en sortirai pas ». Il avait perdu son grand-père, sa grand-mère, son père, sa mère, sa sœur, ses frères, toute la famille tuée, déportée. Il était le seul rescapé. Et il a été tué, tout comme mon autre ami Georges Jacquet et bien d'autres compagnons de route.

”



2



3



4



5

ou nous expliquent par l'organisation générale :
Nous sommes le camp N°2 - le N°1 était installé
à plusieurs kms. J'ai su plus tard qu'il était
le camp Ambel installé depuis l'automne 1942
et dont faisait partie un de mes meilleurs copains
Georges Jacquet qui travaillait avec moi aux E.S.
Meylan et Gerin à Grenoble.
Malheureusement il a été tué à la débâcle du
Vercors de juillet 44 - à l'orée d'un bois qu'il
cherchait à atteindre avec un autre compagnon.
J'ai rencontré plus tard sa mère Epicière à l'Albenc
~~et j'ai vu sa dépouille à la sépulture~~. J'ai reparlé
plus tard.
Les jours se passaient tristement, dans la monotonie.
Quelques jours plus tard, un mois peut-être, arriva
au camp un soir un groupe de compagnons, cinq
je crois - Nous savons qu'il y avait des Intellos venant
de Paris.
Un d'eux là nous a fait sourire. Il avait un
grand sac tyrolien, une valise etc... Il avait des chaps
une couverture et tout l'attirail d'un campeur aisé
Pyjama, robe de chambre, pantalons...
Nous avions des corvées obligatoires - nettoyage du cabane
tours de garde... Descente à 2 à Corrençon chercher
du ravitaillement : Pain, viande, légumes etc...

Souvenirs du maquis, extrait des carnets
rédigés par Antoine (2015).

1. Georges et Antoine à Meylan (1940-41).
Georges Jacquet est entré au maquis fin
1942 au camp C1 (Ferme d'Ambel). Il a été
tué avec un autre maquisard entre Autrans
et Méaudre. Une stèle érigée en leur
mémoire se trouve en bordure de route.

2. Corrençon-en-Vercors, ferme du Frier du
Bois. Les quatre inséparables : Peyronnet,
Ramis, Martigue, Antoine (juin 1943).

3. Joseph Garido.

4. Martigue.

5. Georges Jacquet.

PARIS ACCLAME DE GAULLE LA GARNISON ALLEMANDE

UNE VOIX
qui n'a jamais
tremblé
capitule
après d'âpres combats

CET homme qu'est entré hier dans un Paris croulant de drapeaux et de clameurs, personne parmi ceux qui criaient vers lui ne l'avait jamais vu. Mais tous l'avaient entendu. Qu'un homme devienne le chef plébiscité d'une nation sans avoir jamais pu montrer son visage à ceux qui le suivaient, c'est ce dont on ne s'étonnera jamais assez et que ce soit par le miracle du langage que Charles de Gaulle devienne enfin ce que l'on sait.

Mais il ne s'agit pas de ces prestiges extérieurs qui poussent la foule des domestiques vers les hurlements d'un meurtrier possédé. Car à vrai dire Charles de Gaulle n'est pas ce qu'on appelle un orateur.



La monnaie émise en Normandie
Pour ce dernier, la question épilée de la monnaie émise lors du débarquement en Normandie par les troupes américaines et dont le montant correspond à 80 milliards a été pleinement résolue.
Le Gouvernement français reprend à son compte l'émission de ces 80 milliards, ce qui lui restitue son caractère de souveraineté nationale en ce qui concerne l'émission de la monnaie. Des versements seront effectués, qui répartiront les différents postes de ces crédits, suivant l'utilisation qui a été faite de ceux-ci.
Du point de vue politique et administratif, les résultats obtenus après de nombreux mois de conversations à Londres et les entretiens, tenus entre le président Roosevelt et le général de Gaulle à Washington sont également excellents.
La France reçoit quant à la souveraineté nationale dans l'exercice de l'administration des territoires libérés, une satisfaction, aussi bien de prestige que d'ordre politique. Les seules réserves portant, comme il se doit en temps de guerre, à des considérations militaires sur la conduite des opérations.
(A.F.P.)
IND.R. — Dans son émission de 22 Aout, Radio-Paris a annoncé que les autorités allemandes avaient refusé de laisser les chars allemands qui ont été

Franc-Tireur

A L'AVANT-GARDE DE LA RÉPUBLIQUE
QUATRIÈME ANNÉE — N° 43
★ ★ ★ SAMEDI 26 AOUT 1944 ★ ★ ★ PRIX : 2 FRANCS

Une journée historique DE GAULLE A PARIS Les Allemands capitulent La foule en délire acclame ses libérateurs

Vers l'avenir
Le voici, enfin, venu, ce jour qu'avec un tenace espoir nous n'avons pas cessé d'attendre : le jour du général de Gaulle, c'est-à-dire le jour de la France, le jour de la République, le jour de la Victoire !
Le chef de la France combattante est entré dans la capitale avec nos glorieux alliés britanniques et américains.
Joie suprême : il est entré dans un Paris libéré par les Parisiens eux-mêmes, un Paris au cœur duquel la Cité, grâce à l'héroïsme des F.F.I., de la police et des milices, est restée inviolée, un Paris tout béni des barricades de l'insurrection, un Paris ayant retrouvé d'un élan ses grandes traditions de patriotisme révolutionnaire, un Paris de guerre et de gloire.
Derrière cette image de la patrie

Paris a retrouvé son âme
D'autres ont dit, redoutant l'incroyable spectacle de cette ville frémissante de drapeaux, de vivats, écho du canon et parcourue par l'allégresse des carillons ressuscités, tandis que dans le ciel, bien comme un cœur, les incendies, laissent indolument monter leurs flammes et leurs fumées.
Ce que nous dirons, nous, c'est le bonheur, parce qu'aujourd'hui, que le cœur, qui avait désappris à retrouver devant le peuple de Paris. Tout ce qui se préparait depuis une semaine, tout ce qui s'est déroulé de toutes parts, comme une eau gelée que les premiers souffles tièdes ont détrempé, tout cela, hier matin, a explosé avec une espèce de sublime violence au passage de la division Leclerc.
De cette arrivée si longtemps différée, si insidieuse, dans la confusion de la bataille et des fausses bonnes nouvelles, de cette arrivée, où les rêves les plus chimériques non préparés Paris a fait une fête digne des plus poignantes heures.
Ces silhouettes dressées sur les barricades débordant des trottoirs, les bras en V, avec des cris qui s'étranglaient dans les larmes, et c'était tout ce qui inspirait autrefois les poètes et les bardes. Et tout y était : la puissance de ces chars rouillés et verdis, leurs roues carcassées jonchées de fleurs fraîches, et où les noms de Kléber, de Hoche, de Mircrau redonnaient la plus belle épopée. Tout, jusqu'à la lenteur du défilé, nous obligeant de stopper à cause des barricades, et qui dans son immobilité forcée accueillait les chars rouillés et verdis, leurs roues carcassées jonchées de fleurs fraîches, et où les noms de Kléber, de Hoche, de Mircrau redonnaient la plus belle épopée. Tout, jusqu'à la lenteur du défilé, nous obligeant de stopper à cause des barricades, et qui dans son immobilité forcée accueillait les chars rouillés et verdis, leurs roues carcassées jonchées de fleurs fraîches, et où les noms de Kléber, de Hoche, de Mircrau redonnaient la plus belle épopée. Tout, jusqu'à la lenteur du défilé, nous obligeant de stopper à cause des barricades, et qui dans son immobilité forcée accueillait les chars rouillés et verdis, leurs roues carcassées jonchées de fleurs fraîches, et où les noms de Kléber, de Hoche, de Mircrau redonnaient la plus belle épopée.

LE DISCOURS du général de Gaulle

« Il est inutile de dissimuler l'émotion qui nous étreint tous à nous retrouver dans un Paris libéré par ses propres vœux. C'est une minute dont la grandeur dépasse nos vies. Paris martyr, mais libéré par son peuple, lutte avec toute la France, avec celle qui se bat, je veux dire avec la France éternelle. »
Après la capitulation allemande, la France qui rentre chez elle à Paris est délaissée sur ses devoirs et sur ses droits. « Je dis c'est devoirs », car la guerre continue : l'Allemand chassé mais n'est pas abattu, nous voyons entrer en vainqueurs chez lui. C'est une avant-garde française que vous voyez à Paris, le gros de nos armées remonte en ce moment la vallée du Rhin. Pour concourir à la victoire, les F.F.I. et nos soldats en uniformes

C'est dans l'après-midi d'hier que le général de Gaulle est arrivé à Paris, par la porte d'Orléans. Il était accompagné du général Juin, chef de l'état-major général de la Défense nationale, l'amiral d'Argenlieu, de M. André Le Troquer, commissaire délégué aux Territoires libérés, et de membres de son cabinet.
Il s'est immédiatement rendu au poste de commandement avancé du général Leclerc, à la gare Montparnasse.
Il est reparti en compagnie du général Leclerc pour aller au ministère de la Guerre, où il était attendu par M. Luitet, préfet de Police.
A 16 h. 15, le général de Gaulle est arrivé sur la place de l'Hôtel-de-Ville où il a été follement acclamé par une foule délirante de joie et d'enthousiasme. Il était accompagné des généraux Juin et Noiret.
Il a été reçu par M. Flouret, préfet de la Seine, et par les membres du Gouvernement provisoire de la République.
M. Georges Maranne a pris la parole au nom du Comité parisien de la Libération, ainsi que M. Georges Bidault, président du Conseil national de la Résistance.
Le général de Gaulle a pris ensuite la parole et prononcé un discours dont nous donnons d'autre part de larges extraits.
En sortant de l'Hôtel de Ville, le général de Gaulle s'est rendu à la préfecture de Police.

Aujourd'hui...

Le général de Gaulle, président du Gouvernement provisoire de la République française, ira s'incliner aujourd'hui 26 août, à 15 heures, sur la tombe du Soldat inconnu, à l'Arc de Triomphe.
Il descendra ensuite les Champs-Élysées, puis s'arrêtera successivement place de la Concorde et à l'Hôtel de Ville.
Il assistera enfin à un « Te Deum » solennel à Notre-Dame.
Les honneurs militaires seront rendus par les hommes de Leclerc.

A LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON

L'Angleterre propose d'organiser la paix

1944 1946

AU COMBAT !

La route de la libération

Puis c'est la libération de Vienne fin août-début septembre, une poche tenue jusqu'au dernier moment par des Allemands très combattifs. Je me souviens de l'épisode de notre entrée en ville, couchés sur l'avant d'une traction noire aux portes peintes du sigle F.F.I.

La Libération de Paris à la une de Combat et Franc-Tireur, deux journaux issus de la Résistance (26 août 1944).

Édouard :

Sur un coup de tête, tu décides d'embrasser tes parents à Meylan !

Antoine :

En début d'après-midi, je pars rejoindre Meylan à environ vingt kilomètres. Me voilà en route vers Domène sur la rive gauche de l'Isère. Pour plus de discrétion, je prends les petites routes mais à un moment j'aperçois une patrouille allemande motorisée qui roule dans ma direction. Des paysans travaillent dans le champ d'à côté, je me faufile au milieu d'eux. La patrouille nous croise sans me remarquer.

En arrivant à Domène, je dois franchir le pont qui enjambe l'Isère. Je m'approche discrètement en surveillant les abords un long moment. Personne ! Je m'engage en direction de Meylan, il reste la longue traversée de la vallée de Grésivaudan, une bonne dizaine de kilomètres. La nuit commence à tomber, je contourne Meylan, j'arrive chez mes parents par le haut, c'est la dernière maison du village, il est environ vingt-deux heures.

Quelle surprise pour mes parents, ils ne m'avaient pas vu depuis plus d'un an. « Oh ! Caro figlio, qu'est-ce que tu fais ! » s'écria ma mère dans son parler mi français mi italien. « Tu ne dois pas rester ».

Ils étaient encore sous le choc des événements des jours précédents. Les Allemands et les miliciens avaient encerclé le village, arrêté des habitants dont quelques familles juives déportées par la suite et qui ne sont jamais revenues des camps. Mes parents n'ont pas été inquiétés, personne n'a posé de questions sur mon frère et moi. Robert se trouvait en ce début d'année près de Mallevall, occupé à faire du charbon de bois pour un commerçant grenoblois. Une tradition au Vercors mais confiée en partie à la main d'œuvre émigrée italienne. La pénurie d'essence était récurrente, la fabrication de charbon de bois était indispensable pour faire fonctionner les gazogènes des particuliers et des transporteurs. C'est à la fin du mois de janvier que les Allemands ont massacré les résistants de Mallevall, le camp de l'abbé Pierre, Grouès de son vrai nom. De nombreux villageois ont péri et les maisons ont été incendiées, une horreur ! Robert a intégré le maquis à ce moment, il combattra sous les ordres du lieutenant Chabal et sera un des rares rescapés des terribles combats de Valchevrière.

Édouard :

Tu ne peux t'attarder chez tes parents...

Antoine :

Je me suis restauré en donnant quelques nouvelles et j'ai promis de filer le lendemain. Le matin, au bas de la vallée, je prends le premier tramway en direction de Grenoble. Dès mon entrée dans le wagon, un copain d'école m'aperçoit et m'aborde discrètement : « ne dis rien, suis-moi, il faut te cacher ». Et il m'entraîne à l'arrière du wagon. Un jeune milicien se trouvait à l'avant, il était originaire de Meylan et me connaissait. Par chance, il ne me voit pas mais j'arrive à Grenoble la peur au ventre. Afin d'échapper à la surveillance allemande, je sors de la ville en empruntant des rues peu fréquentées jusqu'à l'arrêt de car pour Valence, sur la route longeant l'Isère.

Édouard :

Tu pars rejoindre un autre groupe de résistants, tu as un contact ?

Antoine :

Je vais retrouver la mère de Georges Jacquet à l'Albenc près de Saint Marcellin. Madame Jacquet était veuve, elle tenait un petit commerce, l'épicerie du village. Son fils était mon meilleur ami à l'usine Merlin Gerin, engagé comme moi dans la résistance mais au camp numéro un, à la ferme d'Ambel. Elle me

reçoit, la peur au ventre et me demande de ne pas coucher à la maison, mais de dormir dans le refuge que son fils avait aménagé dans la grange, sous la charpente. De temps à autre, Georges venait voir sa mère en descendant du maquis. Je passe la nuit-là et le lendemain matin elle prévient le responsable local de la résistance, un garagiste nommé Barruel.

Il dirigeait le groupe franc de l'Albenc qui faisait partie du regroupement général des Chambaran. Il y avait plusieurs groupes francs : Tullins, l'Albenc, Vinay, Saint-Marcellin. Chacun constitué d'une vingtaine de résistants et rassemblés sous les ordres du commandant Mariotte. Les groupes francs des Chambaran agissaient dans le triangle Voiron, Valence, Bourgoin. Je mets monsieur Barruel au courant de ma situation et il m'amène chez un paysan qui habitait à quelques kilomètres du village, en direction de la plaine.

Édouard :

Tu te souviens de son nom ?

Antoine :

Oui ! Monsieur Buisson. Il vivait avec sa femme, c'était un couple sans enfant. Ils m'ont très bien accueilli et logé dans une petite chambre avec un vrai lit ! Rare bonheur, je n'avais plus vraiment dormi dans des draps propres depuis un an. Sur le plateau du Vercors, les déplacements étaient permanents et l'hébergement plus que sommaire dans de vieilles cabanes, à la belle étoile ou sous les branches des grands sapins. Cette chambre douillette, ce confort soudain m'ont tellement frappé que je m'en souviendrai toute ma vie. J'ai vécu là trois semaines hors du temps. Le matin je me levais de bonne heure et après la soupe, le lard, le fromage, je m'activais dans les champs, c'était la période des labours. Et il fallait aussi s'occuper des noyers, nombreux sur le domaine. J'étais bien. J'en ai même profité pour faire venir mon amie Mireille de Grenoble accompagnée par ma petite sœur. Elles ont partagé toute une journée avec moi à la ferme avec Robert qui a réussi à nous rejoindre également.

Mais tout à coup, je reçois l'ordre de partir. J'ai été dénoncé, les délateurs et les collaborateurs étaient légion. Plus tard, j'ai appris que monsieur et madame Buisson avaient été questionnés par la milice. Les miliciens ont fouillé partout, ils n'ont rien trouvé mais incendié la grange en partant, ces paysans ont risqué leur vie pour moi. Ma cache, au milieu des bottes de paille ne m'aurait été d'aucun secours et si je n'avais été averti à temps, j'aurais grillé avec le bâtiment.

La résistance civile me trouve un nouveau refuge à quelques kilomètres de distance, toujours sur le bord de l'Isère, dans la ferme de monsieur Pansu. Là aussi je donnais des coups de main pour les travaux. Mais cette fois je vivais dans la grange qui disposait de plusieurs sorties. Je pouvais m'échapper en cas d'arrivée inopinée des Allemands !

Édouard :

Vous étiez cachés dans des fermes avec une activité d'ouvrier agricole comme couverture. Vous étiez alertés par la résistance civile pour les opérations de sabotage. Elle vous informait, vous regroupait, vous fournissait armes et explosifs. C'était l'inconnu, le danger, peut-être la mort au bout...

Antoine :

Tous les résistants des groupes des Chambaran étaient logés dans les fermes. Et de temps en temps, nous étions mobilisés pour « des coups de main ». Lors d'une action, une dizaine d'entre nous a mitraillé un groupe d'Allemands, qui passait de l'autre côté de l'Isère, sur la route de Grenoble à Valence, c'était un endroit isolé loin de tout pont, maison et village. Nous leur avons tiré dessus à la mitrailleuse lourde, l'escarmouche a duré un quart d'heure puis nous avons décroché. Il y a peut-être eu des victimes, peut-être pas, je ne sais pas. Nous les avons harcelés, mis en déroute et déguerpi. Les Allemands sont revenus peu



Antoine, Maria et Robert, à la ferme de M. Buisson à l'Albenc (fin printemps 1944).



Antoine et Robert en tenue militaire (1945).

après mais cette fois-ci il n'y a pas eu de représailles civiles.

Par la suite nous avons mené plusieurs actions avec le groupe de Vinay, la commune limitrophe. Nous avons fait sauter un train dans un tunnel de l'autre côté de Vinay. Le convoi venait de Valence chargé de marchandises destinées aux Allemands. Je me souviens d'un wagon rempli de chaussures qui venait de Romans-sur-Isère. Le train a déraillé dans le tunnel, c'était une sacrée pagaille. Les Allemands ont mis deux jours pour tout débayer. Nous avons fait main basse sur le matériel, les chaussures ont servi à la résistance, essentiellement aux maquisards du plateau du Vercors.

Une autre fois, nous avons fait sauter un grand pylône électrique qui alimentait Valence à partir de Grenoble.

Édouard :

Vous aviez une vision stratégique des objectifs militaires ?

Antoine :

Nous ne connaissions pas les objectifs ni l'organisation des maquis. Nous obéissions lorsqu'il fallait entrer en action. D'une façon générale, mes compagnons et moi restions dans une certaine ignorance, par prudence. En cas d'arrestation, nous ne pouvions rien révéler.

Le 6 juin 1944, « Les Français parlent aux Français », c'est l'appel de Londres. Les vers de Verlaine mobilisent tous les résistants : « Les sanglots longs des violons de l'automne bercent mon cœur d'une langueur monotone... ». Mais cette tirade fait partie de la légende, ce message était plus particulièrement destiné à une faction de la résistance implantée en Touraine. Toutes les phrases étaient ciblées, « Le chamois des Alpes bondit » visait les partisans du Vercors mais elle n'aurait jamais été émise d'après Paddy Ashdown. Pourtant le débarquement en Normandie est bien réel : une sacrée surprise parce que l'on ne s'y attendait pas du tout. Cette fois, nous nous regroupons et agissons en plein jour.

Édouard :

Ces appels ont été diffusés sur les ondes, comment en as-tu été informé ?

Antoine :

Je l'apprends par mon chef de camp. Tous les résistants éparpillés dans la nature sont regroupés dans les camps de Chambaran dans d'anciennes casernes militaires sur la commune de Viriville. On nous distribue des uniformes de l'armée française dissimulés après l'armistice ainsi que des armes sorties des caches. L'équipement était disparate mais nous commençons à ressembler à une armée, une petite armée. Nous nous déplaçons de village en village, occupons le terrain, tenions des positions. Nous restions vigilants et évitions les confrontations directes avec les patrouilles allemandes.

Édouard :

Quel était votre effectif ?

Antoine :

Une centaine d'hommes : les groupes de Tullins, de l'Albenc, de Vinay et de Saint-Marcellin placés sous les ordres du commandant Mariotte, que nous n'avons jamais vu du reste !

Édouard :

Quel est votre armement alors ?

Antoine :

Un armement léger. Nous étions équipés de mitraillettes Sten, de fusils mitrailleurs, d'une mitrailleuse lourde, de pains de plastique et de grenades.

Nous manquions cruellement d'artillerie lourde, nous restions aux aguets, les Allemands n'étaient pas encore vaincus.

Édouard :

Le débarquement en Provence, le 15 août est imminent, ça commence à sentir le roussi pour les nazis, les conséquences vont être tragiques pour tes camarades du Vercors. En juillet, la Wehrmacht secondée par la milice va concentrer d'importantes forces pour « nettoyer » le maquis. C'est le massacre de la résistance et de nombreux civils innocents : Saint-Nizier-du-Moucherotte, Valchevière, Vassieux, la grotte de la Luire... La famille Bec, des proches, de la ferme du Frier du Bois, près de Corrençon, est décimée, la fille Eva violée. Un terrible tribut pour leur soutien à la résistance.

Antoine :

Au moment des faits, nous étions dans l'ignorance de toutes ces exactions mais nous sommes informés du débarquement, nous étions pris dans le feu de l'action. Nous n'avions pas le temps de nous apitoyer, nos coups de mains devenaient de plus en plus audacieux. Équipés d'un camion, nous avons dévalisé en plein jour un dépôt de carburant à Romans-sur-Isère pour ravitailler les véhicules des Chambaran.

Édouard :

Ton frère Robert parvient à échapper aux massacres où le lieutenant Chabal s'est sacrifié pour ses hommes. Comment vous êtes-vous retrouvés ?

Antoine :

Après l'attaque du Vercors, nous avons eu pour mission de patrouiller le long de l'Isère, de récupérer les résistants qui descendaient du plateau. Nous devions les aider à traverser la rivière, les ponts étant surveillés par les Allemands. Je l'ai retrouvé là, un peu par hasard, je ne l'avais vu pas revu depuis l'Albenc.

Nous avons passé la journée ensemble et après, Robert a rejoint le sixième bataillon de chasseurs alpins qui s'est reformé à Valence me semble-t-il.

Édouard :

Vous combattez chacun de votre côté, c'est bientôt la jonction avec les Américains et la première armée du général de Lattre de Tassigny ?

Antoine :

J'ai été incorporé dans le onzième cuirassier qui occupait toute la région des Chambaran. Les alliés arrivent par Valence, c'est à Saint-Marcellin que la jonction a lieu. Quelle euphorie, la rencontre avec les Américains !

Nous avons été interloqués par le professionnalisme de cette armée et la qualité de l'équipement des soldats.

A côté, nous avions l'air d'une troupe en guenilles, nous avons aussi découvert les chewing-gums. Quelques jours après, nous avons bénéficié d'armes lourdes et de véhicules motorisés modernes. Les Américains sont restés sur place deux à trois jours, en bordure de la route de Valence à Grenoble. Pendant ce temps, nous avons patrouillé aux alentours. Les Américains avançaient par étapes et nous confiaient les missions de reconnaissance et d'avant-garde que nous permettait notre connaissance du terrain.

Édouard :

Le danger était partout, les combats violents, les accrochages meurtriers.

Antoine :

Pourtant la libération de Bourgoin, le 23 août s'est faite sans combattre, les Allemands étaient déjà partis. Mais plus au nord sur la route de Lyon, le groupe de Tullins s'est fait massacrer par une unité allemande en embuscade



Les deux mitraillettes Sten d'Antoine et Robert, enfouies dans la ferme familiale à Meylan, retrouvées récemment.



Carte postale représentant la caserne du Camp de Chambaran.



Antoine en tenue militaire avec fusil à la Libération (1944).



Antoine en tenue de sergent-chef du 11^{ème} Cuirassier et Robert en tenue de chasseur alpin (1945-46).

à Saint-Bonnet-de-Mure. Il y a eu des dizaines de morts et je ne sais combien de blessés. Les paysans ont charrié nos camarades jusqu'à Bourgoin, c'était affreux.

Puis nous avons poursuivi jusqu'à La Verpillière, la dernière ville avant Lyon. Cela devait être le 2 septembre, on nous avait mis en batterie le long d'une colline surplombant la route nationale. Nous étions cachés au milieu des vignes quand une colonne blindée ennemie s'est approchée de nos positions. Les Allemands patrouillaient dans le secteur à la recherche des partisans. Nous étions constamment trahis et dénoncés.

La colonne composée de cinq ou six chars a subitement quitté la route nationale. Nous nous trouvions à cinq cents mètres de distance environ, ils se sont arrêtés, nous avons vu les canons, la peur nous tenaillait. L'ordre était de ne pas tirer, face aux chars nous étions impuissants. Un de nos compagnons isolé à l'extrême-droite du dispositif a perdu son sang-froid et a tiré. Les tourelles des blindés ont pivoté dans notre direction, prêtes à ouvrir le feu. L'arrivée in extremis de l'aviation de chasse anglaise nous a sauvé la vie. Les chars allemands ont fait demi-tour, se sont mis à l'abri dans la forêt d'à côté. Sans elle, nous étions tous massacrés.

Un autre jour, à proximité de la ligne de chemin de fer Bourgoin-Lyon nous avons été pris en cible par le fameux train blindé allemand, le Panzerzug trente-deux qui se repliait, celui que René Clément a mis en scène dans la *Bataille du Rail*. Nous ne l'avons pas vu, leur tir était mal ajusté, les obus tombaient loin de nous. À chaque fois j'ai eu de la chance.

Puis c'est la libération de Vienne fin août début septembre, une poche tenue jusqu'au dernier moment par des Allemands très combattifs. Je me souviens de l'épisode de notre entrée en ville, couchés sur l'avant d'une traction noire aux portes peintes du sigle F.F.I. Le mitrailleur d'un côté, moi de l'autre, la bande de munitions à la main.

Édouard :

Malgré les multiples accrochages avec l'armée allemande vous continuez à avancer.

Antoine :

Le 2 septembre au soir ou le trois au matin, nous recevons l'ordre d'investir Lyon. En pénétrant dans la ville, nous ne rencontrons aucune résistance. Les Allemands sont partis dans la nuit. Nous nous mettons en position sur les bords du Rhône face aux ponts détruits. Nous réussissons péniblement à franchir le fleuve en enjambant les ruines des ponts affaissés.

Édouard :

Vous êtes les premiers à entrer dans Lyon, avant les Américains!

Antoine :

La première armée française a l'honneur de pénétrer dans Lyon le 3 septembre, les Américains sont arrivés le lendemain.

Édouard :

Les Allemands avaient évacué la ville, la libération s'est-elle faite sans combats?

Antoine :

L'armée allemande s'était retirée mais laissant les miliciens et les collabos sur place. Ils n'ont pas déposé les armes, des tireurs isolés restaient embusqués. Il y a eu des blessés, je me souviens d'un accrochage avec un milicien caché dans les combles d'un immeuble. À peine entrés dans le hall, il nous a mitraillés du haut de l'escalier. Nous avons fini par le déloger. Le nettoyage de Lyon s'est fait en une journée sous l'action coordonnée des groupes des Chambaran, de

l'Ain et du Gévaudan. Pour moi la guerre s'est terminée là.

Édouard :

Dès la fin des combats, la période de l'épuration commence... As-tu personnellement assisté à des scènes de purge, de vengeance, de lynchage ?

Antoine :

L'esprit de revanche était vif au sein de la population, les souffrances que les nazis nous avaient infligées restaient des plaies béantes. De nombreux miliciens et collaborateurs ont été arrêtés, emprisonnés, exécutés. Un groupe des Chambaran a arrêté des femmes collaboratrices et leur a fait subir une séance de tonte humiliante en public. J'étais opposé à ces exactions mais si j'avais reçu l'ordre de le faire, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Nous étions de simples soldats, nous exécutons les ordres. Je n'ai ni assisté ni participé à ces scènes de lynchage ou de vengeance.

Édouard :

Puis vous avez été casernés à la manufacture des tabacs, à proximité du fort Montluc, la sinistre prison dirigée par le tortionnaire Klaus Barbie. Barbie a été retrouvé en Bolivie et extradé vers la France, il sera jugé à Lyon en 1987 pour crime contre l'humanité.

Antoine :

Dans la manufacture de tabac, c'étaient les vacances! Nous avons vite fait sauter les verrous des salles où étaient entreposées les cigarettes, tout le monde s'est mis à fumer, moi en premier! Les cigarettes n'étaient pas encore coupées, elles faisaient au moins cinquante centimètres de long.

Lors d'une permission, j'ai fait la connaissance d'une belle jeune fille avec qui je suis allé danser. Mais un copain lui a révélé mon nom de résistant, le prénom de ma fiancée Mireille. Peu de temps après, je suis allé la voir à son domicile, elle était fort bien occupée avec mon copain...

Édouard :

C'est la liberté, la paix retrouvée, la ville de Lyon est en liesse.

Antoine :

Le 5 septembre 1944, le général de Lattre de Tassigny passe en revue les libérateurs de Lyon place Bellecour. Je ne l'oublierai jamais, mon frère Robert était là, à côté de moi, le groupe des Chambaran aligné à côté du groupe du Vercors. Nous portions le brassard F.F.I.

Lors de cette cérémonie, j'ai revu le lieutenant André, responsable du camp numéro deux du Vercors. « Vous voyez, je ne suis pas un déserteur », lui ai-je dit. Bien des années après alors qu'il était devenu général, je lui ai écrit, il ne m'a jamais répondu.

Puis le 14 septembre, c'est au tour du général de Gaulle de passer en revue les troupes.

Édouard :

Vous êtes passé d'un petit groupe de résistants à une armée capable de libérer Lyon ?

Antoine :

Dès la libération de Lyon, les quatre groupes du commandant Mariotte sont incorporés au onzième cuirassier pour reformer cette armée. Ce régiment, placé sous commandement américain est ensuite parti libérer l'Alsace et poursuivre les combats lors de la bataille des Ardennes durant l'hiver. Tous mes compagnons ont suivi cette route. Mon frère a poursuivi l'aventure jusqu'à la libération de l'Autriche. Moi, j'ai pris une autre voie, on nous laissait le



Antoine et le benjamin des maquisards (17 ans) posant armés devant le portail du parc de la Tête d'Or à la libération de Lyon (septembre 1944).

La libération de Lyon

“

Le nettoyage de Lyon s'est fait en une journée sous l'action coordonnée des groupes des Chambaran, de l'Ain et du Gévaudan. Pour moi la guerre s'est terminée là.

”



1 2



3

1. Antoine accompagné de quatre maquisards à la libération de Lyon (4 septembre 1944).

2. Le général de Lattre de Tassigny passe en revue les libérateurs de Lyon, place Bellecour (5 septembre 1944).

3. Le 14 septembre 1944, le groupe des Chambaran rend les honneurs au général de Gaulle à Lyon, place des Terreaux.

4. Commémoration du premier anniversaire de la Libération de Lyon par le journal *La Marseillaise*, issu de la Résistance lyonnaise (1-2 septembre 1945).

5. Antoine posant avec cigarette chez le photographe en tenue de sergent-chef du 11^{ème} Cuirassier (1945-46).

6. Robert posant avec cigarette chez le photographe en tenue de chasseur alpin (1945-46).

4



5



6



Antoine à l'école militaire de Saint-Genis-Laval (1944).



Antoine et sa mère après la Libération, Meylan (1944).

choix. J'ai intégré la prévôté F.F.I. de Grenoble, une force de police chargée du maintien de l'ordre sous l'autorité du Commissaire de la République. Nous avions des missions de surveillance et de patrouille. Je voulais à ce moment-là continuer l'armée, j'ai effectué un stage à l'école militaire où j'ai fini second. J'avais alors la possibilité d'entrer à l'école des sous-officiers de Saint-Cyr Coëtquidan en Bretagne. Le camarade de promotion, sorti premier a pris cette option. Moi, après un temps de réflexion, j'ai décidé d'arrêter. En fait, j'en avais marre de l'armée. J'avais envie de vivre, je voulais rester à Grenoble auprès de ma fiancée.

Édouard :

Puis tu es démobilisé le 21 février 1946 comme l'attestent tes papiers militaires. La France est alors déchirée par les luttes fratricides entre les courants de la résistance pour la prise du pouvoir. Quel regard portais-tu sur cette situation ?

Antoine :

Le communisme était à son apogée et les Francs-Tireurs et Partisans prêts à prendre le pouvoir. Moi, je restais dans la mouvance Franc-Tireur, j'étais pour de Gaulle.

Édouard :

Durant les années de clandestinité et de conflit où tu aurais pu mourir à de multiples reprises, tu avais une amoureuse...

Antoine :

Notre première rencontre s'est faite à l'usine Merlin Gerin. Elle garait son vélo à côté du mien, mon numéro d'emplacement me plaçait entre mon futur beau-père et ma future femme. Le nombre de vélos était impressionnant, un vrai bazar, sous les hangars en tôle à l'entrée de l'usine !

Édouard :

Un jour, tu annonces à Mireille que tu pars, que tu risques de ne jamais revenir...

Antoine :

Mireille est venue me rejoindre trois fois pendant la période du maquis. De Grenoble, elle voyageait accompagnée de ma sœur. Des amis qui possédaient une ferme à côté de Villard-de-Lans, ont bien voulu nous recevoir pour la nuit. J'ai quitté le camp sans autorisation. La seconde fois, c'était lors d'un campement à la Bâtie de Gresse. Toujours accompagnée de ma sœur Maria, Mireille a fait le voyage à pied de Monestier-de-Clermont à Gresse et moi de la Bâtie de Gresse par le col de l'Allimas jusqu'à Gresse.

Édouard :

C'est une histoire d'amour extraordinaire au regard des dangers encourus et des kilomètres parcourus dans les chemins montagneux.

Antoine :

Le passage par le col de l'Allimas aurait pu m'être fatal, c'était une grosse imprudence, surtout en hiver. À certains moments, je rampais à plat ventre sur la neige pour passer les congères. J'ai cependant réussi à rejoindre notre lieu de rendez-vous, un hôtel restaurant favorable aux résistants. Mireille et Maria m'attendaient, nous avons couché tous les trois dans le même lit ! C'était compliqué, ma sœur ne m'a jamais pardonné !

Édouard :

Mireille faisait-elle partie de la résistance ?

Antoine :

Elle n'était pas dans la résistance mais elle accomplissait de petites missions comme passer des plis entre Fontaine, où elle habitait, et Grenoble son lieu

de travail. Il fallait traverser le Drac, le pont était surveillé par des sentinelles allemandes. Elle ne m'en a jamais dit plus.

Édouard :

Dans la résistance, il y avait les combattants mais il y avait aussi les civils, les femmes, qui assuraient des missions d'agent de liaison et qui risquaient leur vie. Certains sont morts au combat, place Bellecour tout le monde n'était pas au rendez-vous. Tu as perdu de nombreux amis...

Antoine :

J'ai surtout perdu un ami proche, Raymond Anne. Il était à Vassieux, sur le plateau du Vercors lors de l'attaque. Il a été tué par les Allemands en tentant de se cacher dans la forêt. Il est aujourd'hui enterré au Mont Valérien. Sa dépouille représente le sacrifice des maquis de France. Je repense aussi aux paroles prémonitoires de Mathey « je ne m'en sortirai pas ». Il avait perdu son grand-père, sa grand-mère, son père, sa mère, sa sœur, ses frères, toute la famille tuée, déportée. Il était le seul rescapé. Et il a été tué, tout comme mon autre ami Georges Jacquet et bien d'autres compagnons de route.

Édouard :

As-tu vu des gens revenir des camps de concentration nazis ?

Antoine :

Non, je ne l'ai pas vu.

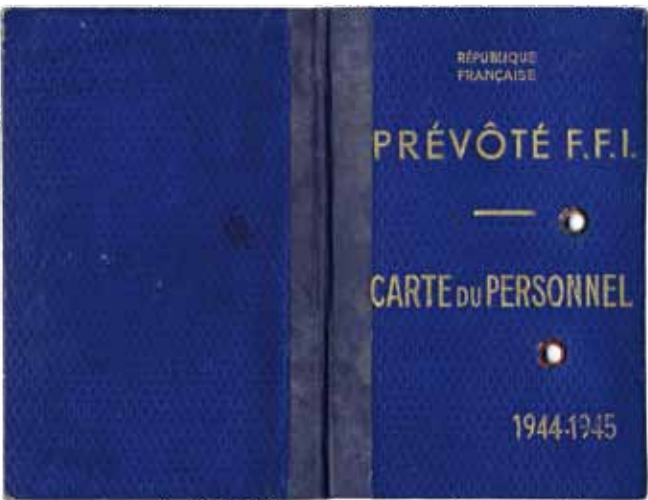
Mariage de Maria Bordinon et Jacques Michaud. Mireille et Antoine sont assis au premier rang à droite (décembre 1944).



État de services

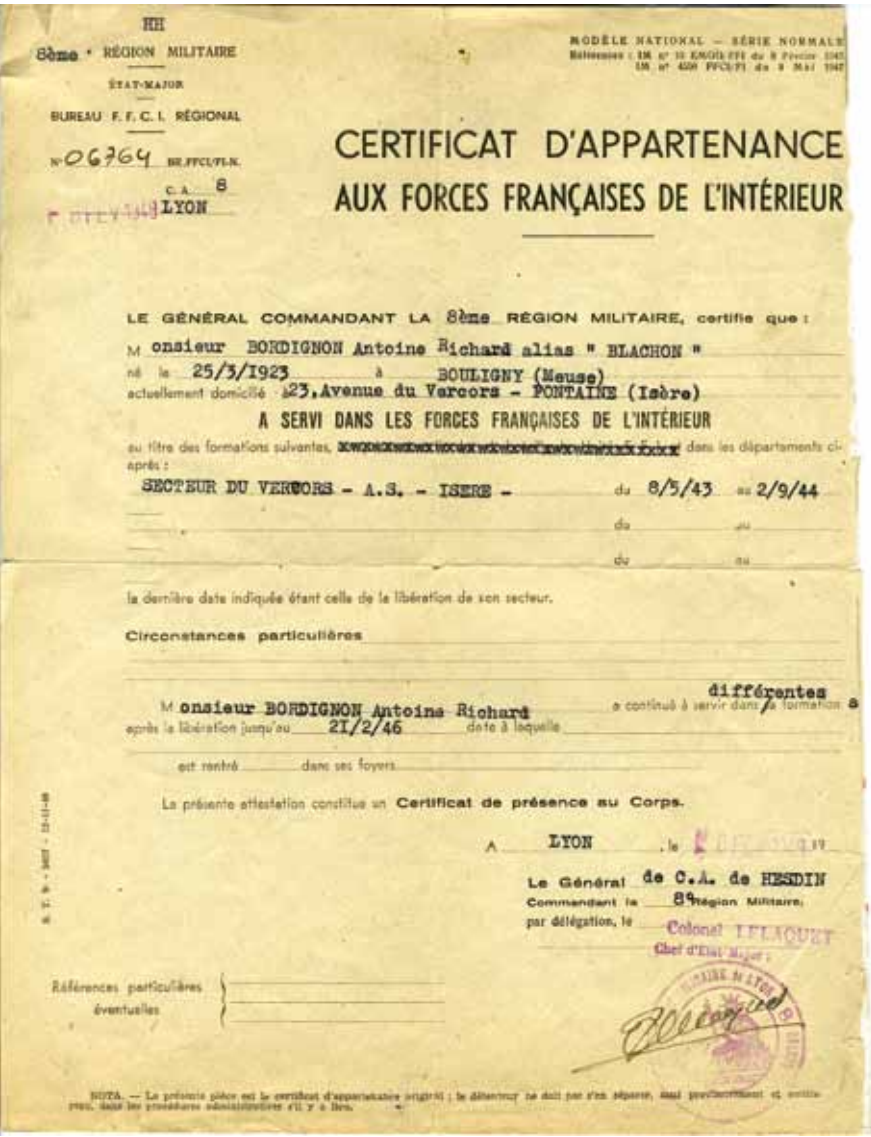


J'avais alors la possibilité d'entrer à l'école des sous-officiers de Saint-Cyr Coëtquidan en Bretagne. Le camarade de promotion, sorti premier a pris cette option. Moi, après un temps de réflexion, j'ai décidé d'arrêter. En fait, j'en avais envie de vivre, je voulais rester à Grenoble auprès de ma fiancée.



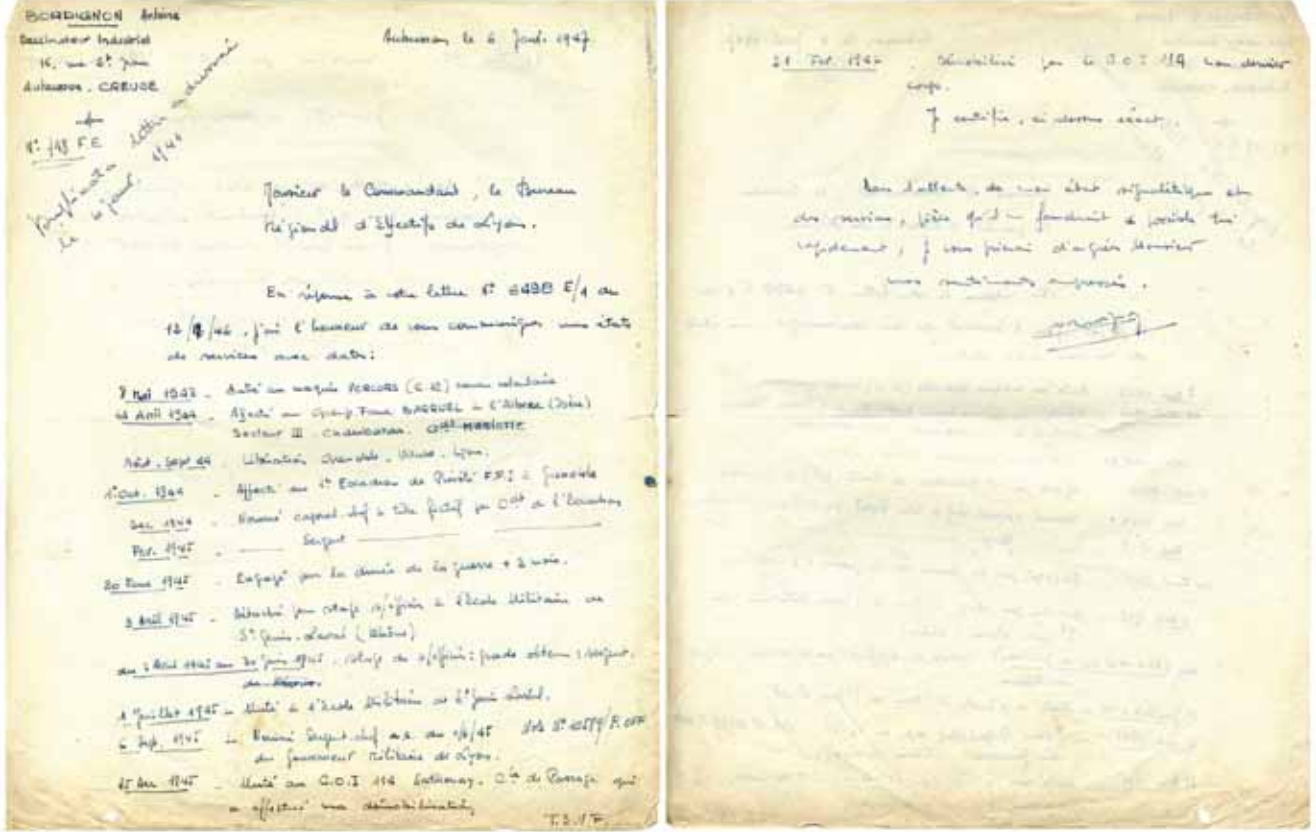
1

2



3

4



- 1. Carte de Prévôté F.F.I. (23 janvier 1945).
- 2. Brevet militaire, permis de conduire (16 novembre 1945).
- 3. Certificat d'Appartenance aux F.F.I. (8 février 1949).
- 4. Lettre adressée au Bureau régional d'Effectifs de Lyon, faisant état des services d'Antoine pendant la guerre (6 janvier 1947).

(21 Feb 1946 - Démobilisé)

1

- Retour à la vie Civile -

Mariné à Mireille en Dec 1945 - je dois trouver un emploi

Je me présente à l'usine Merlin & Gerin mon dernier employeur qui m'aurait permis par leur filière de Résistance, de me faire incorporer au maquis de Vercors - d'urgence.

Al Bureau du Personnel le DRH M^r Frappet avait été remplacé.

Accueilli assez froidement par le nouveau chef du Personnel il me propose un essai de Dessinateur dans une nouvelle filiale de Fabrication de Transformateurs à Fontaine.

Je fais l'essai et j'échoue - Après 3 ans d'inactivité professionnelle j'étais un peu perdu.

On ne fait rien pour ne reprendre dans d'autres services.

Je suis donc licencié.

Sur plan de vie moral j'étais au plus bas, je ne comprenais pas qu'on m'abandonne ainsi.

~~Je pensais au sacrifice de ma vie que j'avais fait pour sauver la France~~ - Cet événement a été un grand choc et m'a confirmé que je devais me prendre en main et me débrouiller seul.

A Meylan, à côté de mes parents, vivait un couple Suisse expatrié, M^r et M^{me} BOURGEOIS.

Lui était ingénieur, avec les peu de moyens, il avait inventé des ronds de poêle ^{en fonte} avec entées d'air, pour économiser le bois ou le charbon.

(Pendant la guerre les combustibles étant rares tout le monde cherchait à économiser.)

Il y avait beaucoup de poêles à bois en fonte, dessus les ouvertures de chauffe étaient ~~fermées~~ fermées par une succession de rondelle en fonte, suivant le diamètre des casseroles utilisés. Donc M^r Bourgeois, sachant que je n'avais pas de travail, m'avait proposé de faire son voyage de commerce pour vendre ces ronds de poêle ^{en fonte}. Je m'en vais en Creuse à Aubusson.

Nous partons tous les deux avec Mireille en Mars 1946, avec deux valises et louant un logement au Rdc d'une maison rue Saint Jean.

Je commence de suite mes propositions de vente, le résultat est catastrophique, presque pas de ventes et pour cause:

1946

1983

UNE VIE AU TRAVAIL

Carrière professionnelle et engagement social

“

Je suis embauché en 1950, comme chef d'atelier, puis deviens chef de production. En 1962, la fonderie est reprise. Je finirai ma carrière dans la même entreprise en 1983. Toutes les conditions étaient réunies pour mener une carrière en accord avec mes convictions.

”

Antoine, Mireille et leur fille Danielle, Aubusson (1948).



Édouard :

Tu reverras tes parents après la libération de Lyon et ton affectation à Grenoble.

Antoine :

Je vais les revoir pour leur annoncer mon mariage avec Mireille. J'étais sans moyens, ma tenue militaire fit office de costume de marié. Mon beau-père a refusé de nous aider. Un copain aisé de la résistance des Chambaran m'a prêté le nécessaire, je l'ai remboursé après, petit à petit. À Romans, j'ai pu trouver une robe pour Mireille et des chaussures...

Édouard :

La guerre est finie mais c'est toujours le rationnement...

Antoine :

Pour le repas de noces, nous avons sacrifié le petit cochon que mes parents avaient élevé en prévision de l'événement. Nous avons loué un petit restaurant à la campagne, le mari de ma sœur cuisinier, a confectionné le repas. C'était la débrouille!

Édouard :

Tu es démobilisé, marié, à la recherche d'un travail. Tu retournes frapper à la porte de l'usine Merlin Gerin.

Antoine :

Plus personne ne semble me reconnaître. On me fait passer un essai pour un poste de dessinateur dans une des filiales de l'usine. Depuis trois ans, je n'avais plus d'activité professionnelle, j'avais perdu la main, le contact, l'esprit même du travail. Je ne suis pas repris. Je ressens alors beaucoup d'incompréhension et d'amertume. J'ai le sentiment d'être abandonné, je rentre chez moi et me dis : « Antoine, il faut que tu prennes ta destinée en main ».

Je fais part de ma mésaventure à mon voisin, un ingénieur suisse. Il me propose un emploi : vendre des ronds de poêle économiseur dans la région de la Creuse. Pendant la guerre, les Allemands raffaient toutes les matières premières indispensables. Nous manquions de tout : bois, charbon, gaz. Cet ingénieur avait inventé des ronds de poêle économiseur qu'on mettait sur les cuisinières. De diamètres différents selon la taille des casseroles, avec une entrée d'air par-dessous. Le procédé permettait d'économiser le combustible.

Édouard :

Tu te retrouves donc représentant de commerce.

Antoine :

Représentant de commerce dans la Creuse, département où le bois ne manque pas. Autant dire que les clients n'étaient pas vraiment intéressés par le produit. En plus je n'avais pas la fibre commerciale. J'ai cependant réussi à placer quelques rondelles, le retour à la vie professionnelle n'était pas évident. Je me suis rapidement mis à la recherche d'un autre travail.

Édouard :

Vous êtes un jeune couple marié dans un pays en reconstruction. Les tickets de rationnement régissent toujours votre quotidien. Vous arrivez dans une région où vous ne connaissez personne, et vous vous installez à Aubusson.

Antoine :

Nous trouvions difficilement du pain, la débrouillardise s'imposait. Nous ramassions des champignons, des pissenlits, tout ce que la nature nous offrait. Nous avons vécu quelques mois très difficiles. J'ai fini par trouver un travail dans une entreprise à Aubusson, la SYCA, qui employait une vingtaine de salariés, une ancienne maison de « synthèse et catalyse ». C'était une marque de fabrique, le patron, monsieur Riff était ingénieur. J'ai été embauché comme tourneur dans l'atelier de tôlerie chaudronnerie et ensuite comme dessinateur. Puis j'exerçais successivement les deux métiers en fonction des besoins. L'été, je n'avais pas de vacances, je continuais à travailler avec le chef d'atelier. Et ce chef d'atelier, je l'ai su après, faisait des travaux à l'insu de son patron. Au retour de vacances, ce dernier en a été informé et l'a mis à la porte. Il m'a alors demandé de remplacer l'indélicat. J'ai œuvré beaucoup pour une entreprise de Limoges qui faisait des filtres à huile. En même temps, avec un ami, j'ai créé les cours du soir pour faire de la promotion sociale pour les ouvriers. Notamment des cours de géométrie. Du fait de la guerre, peu d'entre eux étaient bien formés, c'était une modeste contribution, mon collègue enseignait le français et moi je m'occupais des mathématiques et principalement de la géométrie.

Édouard :

La formation est un aspect très important dans ta vie professionnelle. Tu as dû arrêter tes études à cause de la guerre et n'as pu retrouver ton poste à la Libération, beaucoup de jeunes de ta génération ont vécu cela. Tu as eu envie de réparer cette injustice, de mener un combat social.

Antoine :

À la Syca, je dirigeais les travaux locaux, organisais la sous-traitance, je me souviens de la réparation d'un barrage dans la Creuse. Mes qualités professionnelles ont été remarquées par le directeur de la fonderie Wallet, monsieur Fraisse. Mais je me suis vite rendu compte que j'étais mal payé. Monsieur Riff m'a dit qu'il ne pouvait m'augmenter. J'ai décidé de partir, j'ai emballé mes affaires et avec Mireille nous avons repris la direction de Grenoble. J'occupais différentes fonctions dans des entreprises locales avant qu'une opportunité se présente, une place de mécanicien-ajusteur dans une importante entreprise internationale, la SECMAEU, la Société des travaux métallurgique d'Ugine. Son siège était à Grenoble. J'ai démarré avec un salaire de 33 000 francs, plus du double d'Aubusson ! J'étais ajusteur et tourneur dans l'atelier d'outillage, nous fabriquions des matrices et des outils au micron. J'ai mis en route un tour géant importé de Cincinnati aux États-Unis d'Amérique. J'ai passé une année à ce poste, je voulais progresser, devenir chef, occuper une fonction à responsabilité. Mon manque d'ancienneté ne m'a pas permis d'obtenir satisfaction. Nous habitions dans un petit logement à Meylan avec ma femme et ma fille Danielle.

Peu de temps après, je reçois une offre d'emploi des Fonderies Wallet d'Aubusson. Un dimanche matin je frappe à la porte du domicile du directeur, monsieur Fraisse. Sa fille Andrée, âgée d'une douzaine d'années m'ouvre. « Mon papa est à la messe ». Je me rends alors à l'église, l'accord se fait sous de bons auspices.

Édouard :

Donc retour à Aubusson avec un poste à responsabilité à la clé et un salaire correspondant.

Antoine :

Je suis embauché en 1950, comme chef d'atelier, puis deviens chef de production. En 1962, la fonderie est reprise par monsieur Fraisse. Je finirai ma carrière dans la même entreprise en 1983. Monsieur Fraisse était un patron très social, toutes les conditions étaient réunies pour mener une carrière en accord avec mes convictions.

Édouard :

Ton investissement au travail était total ?

Antoine :

Le patron était très dur et exigeant. Chaque jour nous parcourions ensemble l'usine, j'appelais cela mon chemin de croix. Parfois la tournée d'inspection empiétait sur ma pause méridienne, j'ai dû m'imposer pour que mon droit soit respecté. Mais je venais régulièrement travailler le samedi matin et j'emportais des dossiers à la maison. Il me restait le dimanche pour me reposer. J'étais très fatigué.

Édouard :

Te restait-il du temps, pour toi, ta famille, les loisirs ?

Antoine :

J'aimais jardiner, pêcher, aller aux champignons, me promener dans la nature. La construction de ma maison m'occupait par ailleurs. La vie s'est écoulée ainsi pendant une dizaine d'années. Cependant à l'usine, la charge de travail devenait écrasante. Avec mon patron, nous étions épuisés, à la limite de la crise de nerfs. Nous avons mis la production au ralenti et pris une semaine de congés forcés. Au retour à l'usine, nous avons décidé d'étoffer le personnel avec l'embauche de deux ingénieurs : un ingénieur administratif, un ingénieur de fabrication pour me seconder et une troisième personne pour la gestion des tâches d'organisation. Depuis ce temps, l'usine ronronnait dans une ambiance plus détendue.

Édouard :

Comment t'es-tu formé pour devenir ingénieur maison ?

Antoine :

Pendant plusieurs mois, tous les samedis matin, j'ai suivi une formation d'agent de maîtrise avec une vingtaine d'employés sélectionnés dans différentes entreprises locales. Monsieur Wallet assumait la direction de l'école de maîtrise assisté d'un ingénieur enseignant. Une école de Rennes assurait les cours par correspondance sur les automatismes et le début du numérique que je complétais par des émissions spécialisées à la télévision.

Avec un collègue, dans les années 1952, 1953, nous avons eu l'idée de développer et d'élargir l'expérience des cours de maîtrise dans la Creuse, de créer une association d'anciens élèves. Dans le cadre de nos missions, nous nous réunissions en séminaires, organisions une assemblée générale annuelle, visions les usines du Limousin et participions à des colloques... L'association était financée par les patrons.



Inauguration de l'atelier basse pression à la fonderie Fraisse d'Aubusson, en présence de madame Wallet, monsieur Fraisse, et de son fils Gabriel (21 décembre 1973).

Édouard :

La France est reconstruite, c'est le début des « Trente glorieuses ». L'activité économique est en plein essor, le besoin de main d'œuvre qualifiée se fait sentir. Vous êtes des pionniers dans la formation professionnelle ?

Antoine :

Le 12 octobre 1979, j'ai initié à Poitiers un colloque sur le rôle de la maîtrise dans l'entreprise avec la participation de deux invités prestigieux : René Monory, conseiller général de la Vienne et ministre de l'économie accompagné de Valéry Giscard d'Estaing, président de la République.

Édouard :

De hauts responsables politiques venaient s'inspirer de vos travaux pour développer des politiques nationales en matière de formation ?

Antoine :

Il faut croire, le 24 avril 1982, lors de l'assemblée générale des ingénieurs professionnels des régions Centre, Auvergne et Limousin, nous avons eu la visite surprise de Jack Lang, ministre de la culture.

Édouard :

Quelle reconnaissance ! A quel moment obtiens-tu ce diplôme d'ingénieur tant convoité, récompense de toute une vie d'effort et de labeur ?

Antoine :

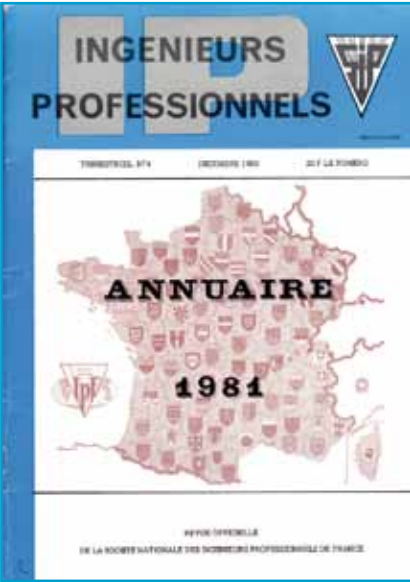
Le diplôme d'ingénieur professionnel a été créé je crois tout de suite après la guerre. Le candidat devait être coopté par une personnalité compétente. Un ingénieur d'une usine proche s'est proposé de me parrainer. Les acquis de la vie professionnelle devaient être argumentés et valorisés par les inventions et innovations du candidat. J'ai fait partie de la promotion Édouard Belin, le certificat de qualification d'ingénieur professionnel m'a été attribué le 23 septembre 1976 après examen par l'office international du travail basé à La Haye. C'est le couronnement de ma carrière, j'étais très fier de l'obtention de ce diplôme et mon patron honoré de la confiance qu'il avait placée en moi.



Obtention du Certificat de qualification d'ingénieur professionnel (23 septembre 1976).



Exposé d'Antoine à Poitiers sur le rôle de la maîtrise dans l'entreprise, devant René Monory et Valéry Giscard d'Estaing (12 octobre 1979).



L'accomplissement d'une carrière : Antoine figure avec fierté dans l'Annuaire des Ingénieurs Professionnels (décembre 1980).

Paris le, 6 juin 2014
Numéro de référence
735MR14

Monsieur Antonio BORDIGNON
Chevalier de la Légion d'honneur
1 PLACE SAINT MARTIN
37500 CHINON

Monsieur,

Vous venez d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret de Monsieur le président de la République, grand maître des ordres nationaux. Je suis heureux de vous adresser à cette occasion mes plus vives félicitations.

Cette reconnaissance de la nation vient récompenser les services éminents que vous avez rendus par votre activité professionnelle ou associative. Elle vous désigne comme modèle de civisme pour nos concitoyens mais constitue également une incitation à poursuivre votre engagement pour le bien commun.

Vous allez prochainement recevoir les insignes de votre grade des mains d'un légionnaire que vous aurez désigné. Cette cérémonie de réception dans la Légion d'honneur fera de vous un membre à part entière de notre premier ordre national aux côtés de ses 93.000 décorés issus de l'ensemble des domaines d'activité de la société.

Les services de la grande chancellerie de la Légion d'honneur, institution d'Etat en charge de l'administration des ordres nationaux, sont à votre disposition pour vous accompagner dans l'ensemble de vos démarches de nouveau légionnaire.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, avec mes compliments, l'expression de ma considération très distinguée.



Général d'armée Georgelin

1984
2014

LA LÉGION D'HONNEUR

La reconnaissance de la Nation

“ Quand je suis entré au maquis, j'avais le dos au mur, les événements ne me laissaient pas le choix. Pour cette raison, je ne me suis jamais considéré comme un héros. ”

Édouard :

Vient ensuite une retraite bien méritée.

Antoine :

J'ai quitté la fonderie en 1983, à soixante ans, après une vie professionnelle bien remplie. La dernière année a été difficile, monsieur Fraisse m'a sollicité pour parfaire la formation de son fils Gabriel. C'était compliqué et souvent conflictuel. Heureusement que la construction de ma maison à Saint-Clément-des-Baleines, à l'Île de Ré, m'occupait et me permettait de m'évader. C'est le début de ma vie de loisirs : plage, tennis, jardinage, voyages...

Édouard :

Une retraite heureuse, idyllique et pourtant, tu n'es plus amoureux de Mireille. Au bout de dix ans, tu décides de rompre. Ce n'est pas si commun à soixante-dix ans ?

Antoine :

C'était compliqué, nous avions des idées très différentes, les tensions étaient permanentes, il fallait prendre une décision, j'ai pris les devants, je suis parti. Et puis la maladie m'a rattrapé, le contact avec l'amiante pendant trente ans. Un cancer professionnel qui n'avait pas encore cette dénomination officielle, pourtant à l'usine, plusieurs ouvriers sont décédés et il y a peu, un des fils de monsieur Fraisse. J'ai été très bien soigné à Villejuif même s'il me reste quelques séquelles. Puis pendant deux ans j'ai voyagé, renoué avec mes amis. Et un jour j'ai rencontré Michelle... Je n'ai pas vu le temps passer, voilà vingt ans que nous vivons ensemble, très heureux.

Édouard :

Quand on aime on a toujours vingt ans, comme dirait un autre Antoine ? En tous cas, cela fait beaucoup d'épreuves. Pendant ces entretiens, tu as toujours fait preuve d'une grande humilité.

Antoine :

Je n'avais jamais évoqué mon passé de résistant au Vercors avec Michelle. En 2004, François Blanchard, un journaliste de France Trois Alpes est venu m'enregistrer à La Flotte. Je n'avais pas très envie d'en parler. Mais au fil des questions, ma parole s'est libérée et j'ai pris conscience de l'importance de la transmission de ce passé historique aux jeunes générations qui n'ont pas connu la guerre. Je suis par la suite intervenu à deux reprises dans des lycées de La Rochelle pour témoigner devant des élèves... et encore récemment à Chinon au lycée Cugnot. Arnaud m'a bien secondé avec la projection de la documentation qu'il avait numérisée pour l'occasion.

Édouard :

Souvent, lors de l'entretien, j'ai voulu t'amener sur un terrain plus politique, plus idéologique, mais tu as toujours choisi de suivre le récit précis de ta vie. Pourtant, tu n'as cessé d'œuvrer pour les autres : dans la résistance d'abord, dans la vie professionnelle et la vie associative ensuite. Tu as fait preuve tout au long de ta vie d'une force de caractère hors du commun, de convictions fortes et tu as eu beaucoup de chance comme tu l'as souligné à maintes reprises.

Antoine :

J'ai hérité de l'obstination paternelle, mon père avait un caractère bien trempé, il a été un guide inconscient. Le premier résistant de la famille c'est lui, en prenant position contre le fascisme. Mon frère et moi avons suivi sa trace. Et Robert est allé dénazifier l'Autriche, la boucle était bouclée. La dernière bataille de l'Isonzo, c'est nous qui l'avons gagnée. Mais je crois qu'à chaque tournant de ma vie, j'ai intuitivement su prendre la bonne direction. Je suis un homme d'engagement et d'action, pas un intellectuel. Pendant de longues années, j'ai milité à la Confédération Générale des Cadres comme délégué départemental de la Creuse. Dans ce même département j'ai créé les cours de maîtrise et occupé le poste de président fondateur de l'association des anciens



Michelle Tèxède et Antoine Bordignon à Chinon (2014).

élèves. Je me suis investi dans la Croix Rouge, le secourisme, la prévention routière, sans compter mon temps, parfois au détriment de ma vie de famille.

Édouard :

Quel a été le plus beau moment de ta vie ?

Antoine :

Sans conteste le jour où j'ai croisé Michelle. Cette rencontre m'a bouleversé.

Édouard :

Et le plus difficile ?

Antoine :

Quand je suis entré au maquis, j'avais le dos au mur, les événements ne me laissaient pas le choix. Pour cette raison, je ne me suis jamais considéré comme un héros.

Édouard :

Tu n'as plus la foi ? Un regret peut-être ? Dans la vie, nous avons tous des regrets !

Antoine :

Je pourrais répondre de manière facétieuse comme Jean d'Ormesson : « je crois que Dieu existe, mais je crois aussi que Dieu n'existe pas ». Des regrets, je ne sais pas, la nostalgie, les compagnons disparus. Ma vie a été très occupée, sans mauvais jeu de mots.

Édouard :

Et à quatre-vingt-onze ans, c'est la reconnaissance de la Nation. Comment reçois-tu cette nouvelle ?

Antoine :

C'est une surprise mais je savais que mon neveu Christian, le fils de Robert avait entrepris des démarches auprès de l'Association Nationale des Pionniers du Vercors. Son secrétariat m'a indiqué la marche à suivre puis s'est occupé de tout. C'est ainsi que j'ai été adoubé chevalier dans la ville de Chinon où Jeanne la Pucelle s'est mise au service de son Roy pour bouter l'ennemi hors de France. Un beau symbole, une reconnaissance officielle pour mes faits d'armes au Vercors mais aussi pour mes engagements professionnels et associatifs. Tout s'est déroulé très vite, le 21 juillet 2014, lors de la cérémonie de commémoration du 70^{ème} anniversaire des événements de Vassieux. La remise de la Légion d'Honneur par le premier ministre, monsieur Manuel Valls a été émouvante et solennelle. Nous sommes les derniers survivants, les poilus du plateau, de mon camp il ne reste plus que moi.



Antoine et Michelle entourés de leurs familles à l'occasion de la cérémonie de remise de la Légion d'Honneur à Vassieux (21 juillet 2014).



Antoine arbore avec fierté la Légion d'Honneur, Chinon (2014).

La cérémonie

“

Cette distinction vient récompenser votre engagement et les qualités dont vous avez fait preuve au cours du Second conflit mondial pour permettre la libération du territoire national.

Extrait de la lettre du Ministre de la Défense Jean-Yves Le Drian adressée à Antoine, datée du 4 juin 2014.

“

Cette reconnaissance de la nation vient récompenser les services éminents que vous avez rendus par votre activité professionnelle ou associative. Elle vous désigne comme modèle de civisme pour nos concitoyens.

Extrait de la lettre du Général d'Armée Georgelin, datée du 6 juin 2014.



ANTOINE BORDIGNON

Itinéraire d'un résistant au Vercors

C'est en ce lieu
« LE PUIT DES RAVIÈRES »
que s'installe en 1942
le CAMP 2
du maquis du Vercors ;
regroupant des jeunes
réfractaires à l'occupation
de la FRANCE.
Que le souvenir reste.
Mémoire 2000

Édouard :

Une dernière parole pour clore ce long entretien ?

Antoine :

Que dire, sinon des mots de remerciements adressés à Arnaud et à toi pour l'enregistrement de mon témoignage et le travail de mémoire accompli ensemble. Vous remercier pour le minutieux exercice de réécriture et de contextualisation, remercier Amélie pour son expertise artistique qui donne une dimension esthétique inattendue à un ouvrage, traitant de faits aussi sombres. Merci donc à tous trois pour votre patience, votre sérieux et la passion sans faille que vous avez su insuffler à cette aventure.

Mes pensées vont vers mes proches et les plus tendres sont pour ma compagne Michelle qui a illuminé de sa joie de vivre mes dernières années. Et je songe également à mes amis fidèles, à ma famille, à ma double famille. Et bien sûr à ma fille Danielle, à Sophie et Stéphane mes petits-enfants, aux arrière petits-enfants, aux circonstances dramatiques qui ont brouillé notre bonne entente. Ne pas oublier de leur dire que le temps de la réconciliation est venu. Mes valeurs : le travail, l'honnêteté, la générosité, la tolérance ne peuvent se léguer en héritage mais le sillon est creusé. Il me reste l'amour que je leur porte et que je voudrais offrir en partage.

”

CHRONOLOGIE

Les grands-parents paternels Bordignon sont originaires de Marostica dans la plaine du Pô à proximité de Venise.

24 avril 1894, naissance à Marostica (Italie) d'Antonio Bordignon.

Les grands-parents maternels vivent à Bassano-del-Grappa au nord-est de l'Italie. Le grand-père Ricardo Bortoletto est un notable italien.

30 avril 1901, naissance à Rossano (Italie) de Maria Bortoletto.

1914, Antonio est mobilisé à vingt ans dans l'armée italienne.

23 mai 1915, l'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie.

1915, Antonio est fait prisonnier lors de l'une de batailles de l'Isonzo qui débutent le 23 juin. Il reste presque six ans en captivité en Autriche.

1920, retour d'Antonio en Italie.

29 octobre 1922, Mussolini accède au pouvoir.

2 décembre 1922, mariage d'Antonio Bordignon, ébéniste et de Maria Bortoletto, ouvrière dans une usine de vers à soie.

Fin 1922, départ d'Antonio pour la France pour fuir le fascisme. Maria reste chez ses parents en Italie. Antonio s'installe à Bouligny dans la Meuse à proximité de Verdun, Maria vient le rejoindre. Le pays a besoin de main-d'œuvre pour la reconstruction après les destructions massives du secteur lors la guerre de 1914-18. Il exerce le métier de menuisier.

25 mars 1923, naissance d'Antonio Ricardo à Bouligny.

28 juin 1924, naissance de Roberto à Bouligny.

1925, Maria, à nouveau enceinte, part accoucher en Italie en emmenant les deux garçons.

10 décembre 1925, naissance de Maria à Rossano Veneto.

1925, déménagement du père à Noyarey en Isère.

1926, Maria et les trois enfants retournent en France, Antonio vient les retrouver à Modane en Savoie. Puis la famille s'installe à Noyarey.

1927, déménagement au hameau du Poyet, dans la commune de Noyarey.

28 avril 1929, naissance d'Alfred au Poyet.

1933, retour épique au village de Noyarey, relaté en détail dans *Un déménagement compliqué*.

30 janvier 1933, Hitler est nommé chancelier de la République de Weimar.

1933, au printemps, installation de la famille à Meylan. Antoine a dix ans.

8 juillet 1934, décret au *Journal Officiel* de la naturalisation de la famille Bordignon.

21 juin 1935, obtention du certificat d'études, Mention Bien. Antoine à 12 ans.

1936-1938, le Front populaire dirige la France.

1937, Antoine quitte l'école primaire de garçons de Meylan à 14 ans et travaille quelques mois à la ferme.

3 novembre 1937, Antoine intègre l'usine Merlin Gerin de Grenoble comme apprenti tourneur sur métaux et prépare en même temps le C.A.P. de dessinateur.

1^{er} septembre 1939, invasion de la Pologne par la Wehrmacht.

3 septembre 1939, la France déclare la guerre à l'Allemagne.

20 juin 1940, Antoine obtient à 17 ans le C.A.P. de tourneur sur métaux avec Mention Bien mais rate celui de dessinateur.

22 juin 1940, fin de la bataille de France, l'armistice est signé à Rethondes.

10 juillet 1940, Pétain est investi des pleins pouvoirs constituants par l'Assemblée nationale.

22 juillet 1940, Raphaël Alibert, premier Garde des sceaux du gouvernement de Vichy, instaure les lois xénophobes qui remettent en cause les naturalisations et entraînent le retrait de la nationalité française. Elles entrent en application dès l'automne 1940 et concernent 500 000 familles.

30 juillet 1940, création des Chantiers de Jeunesse.

14 juin 1941, décret au *Journal Officiel* portant sur le retrait de la nationalité française de la famille Bordignon.

21 octobre 1942, Antoine obtient à 19 ans le C.A.P. de dessinateur et suit en parallèle les cours de l'association patronale de promotion sociale pour préparer le brevet professionnel.

Décembre 1942, Pierre Dalloz finalise Le plan Montagnard qu'il avait élaboré en mars 1941 avec Jean Prévost. Il propose le document à Yves Farge, journaliste au Progrès de Lyon et interlocuteur de Jean Moulin.

9 décembre 1942, Jean Moulin, l'émissaire de Charles de Gaulle parvient à faire fusionner les trois principaux mouvements de la résistance civile de la zone sud : Combat (Henry Frenay), Libération (Emmanuel d'Astier de la Vigerie), Franc-Tireur (Jean-Pierre Lévy). Les M.U.R. (Mouvements unis de la résistance) sont placés sous le commandement du général Delestraint (Vidal).

Début janvier 1943, implantation du camp numéro un (C1) à la ferme d'Ambel, un lieu isolé difficile d'accès entre Bouvante-le-Haut et Omblèze dans la Drôme, et dont l'un des quatre copropriétaires est le transporteur Victor Huillier. C'est le premier camp de réfractaires du Vercors, il dépendait de Villard-de-Lans. D'autres camps suivront, numérotés chronologiquement, en fonction de leur création et liés aux nouveaux arrivants réfractaires et résistants.

30 janvier 1943, création de la Milice.

Février 1943, naissance du camp numéro deux (C2) au Puits des Ravières, qui se déplacera au sud de Corrençon à la clairière de Carrette après aménagement d'une baraque. Ce second camp est appelé parfois « camp du Frier du Bois » ou « camp de la Clairière ». Chefs de camp : Jo Baudoin et le lieutenant Louis Kalck, dit « André ».

16 février 1943, instauration du Service du Travail Obligatoire (S.T.O.).

16 avril 1943, Antoine obtient un faux certificat de travail du réseau de résistance de l'usine Merlin Gerin, une carte S, au nom d'Antoine Blachon. La fausse carte d'identité date de la même période, Antoine a rajeuni de deux ans et retrouve la nationalité française perdue par le décret du 14 juin 1941.

8 mai 1943, Antoine abandonne ses études, quitte l'usine et entre dans la résistance à 20 ans. C'est le départ pour le Vercors, le camp C2 au Puits des Ravières. Merlin Gerin est une pépinière de la résistance, les « MerGer » sont nombreux à s'engager : Georges Jacquet, Georges Ravinet, Paul Brisac, Paul Vallier, Marco Lipszyc, Henri Tarze, Paul Gariboldy...

21 juin 1943, arrestation de Jean Moulin à Caluire.

Juin 1943, Antoine se porte volontaire pour faire les foins dans une ferme à proximité de Villard-de-Lans. Un samedi il décide de filer à Grenoble, rejoindre Mireille en prenant le car Huillier au village. Eloi Arribert-Narce le sermonne et le renvoie à la ferme. Ce résistant qui deviendra son ami lui évite une arrestation certaine par la Gestapo grenobloise.

Été 1943, inspection du camp C2 par un émissaire de Londres accompagné d'un militaire français.

Septembre 1943, Eugène Chavant s'affirme comme le chef civil de la résistance du Vercors.

Début septembre 1943, infiltration du camp C2, arrivée d'Henri Weiss.

8 septembre 1943, occupation allemande de l'ensemble de la Zone Libre.

Septembre 1943, dépouillement par les résistants du camp C2, d'un camp Jeunesse et Montagne (groupement 11) de Villard-de-Lans. Tout le matériel disponible est récupéré : tentes Marabout, ustensiles de cuisine, vêtements, provisions. Le camp de Jeunesse était composé d'environ deux cents garçons répartis dans les communes proches de Villard. Des mulets mis à disposition par la résistance civile de Villard permettent le déménagement du fruit des rapines. Le camp C2 bivouaque au Pas de l'Âne au sud de la Sambue.

11 septembre 1943, arrestation de six maquisards du camp C2 (les intellos de Paris qui jouaient aux cartes) par les groupes mobiles de réserve au sud-est de Saint-Martin-en-Vercors près du Pas de l'Âne. Un seul réussit à s'échapper (Preyniard). Les autres sont emmenés en train à Lyon où la résistance lyonnaise les fait descendre à contre-voie à l'entrée de la gare et les ramène sur le plateau du Vercors.

Septembre 1943, déménagement à dos de mulets du camp C2 au Pas de Berrièves à la Bâtie de Gresse dans des baraquements laissés vacants par un groupement Jeunesse et Montagne.

Novembre 1943, déplacement au Pas de la Balme.

25 novembre-30 novembre 1943, Saint-Barthélemy grenobloise, arrestation du docteur Butterlin le 26 novembre à son domicile grenoblois. Il est exécuté le jour même, son corps sera retrouvé aux Garcins-à-Vif avec une pancarte : « COMITÉ REGIONAL ANTI TERRORISTE, RÉGION DES ALPES, CET HOMME A PAYÉ DE SA VIE L'ASSASSINAT D'UN NATIONAL, VIVE LA FRANCE, À BAS GIRAUD, À BAS DE GAULLE ».

11 décembre 1943, coup de main de la Résistance contre l'usine Merlin Gerin. La destruction du laboratoire d'essais à grande puissance fait une trentaine de millions de francs de dégâts. D'autres sabotages suivront. Le classement S (Speer-Betrieb) de l'usine désignait une entreprise travaillant à l'exécution d'un programme dans le cadre d'un plan général allemand (les entreprises de cette catégorie sont exemptées du S.T.O. à la suite des accords Speer-Bichelonne mais doivent en contrepartie fournir 80 % de leur production au Reich).

22 janvier 1944, premières attaques allemandes contre la résistance du Vercors.

29 janvier 1944, massacre des résistants et des villageois de Malleval.

31 janvier-26 mars 1944, attaque du plateau des Glières (Haute-Savoie) par la milice et les Allemands, 120 maquisards sont tués plus une vingtaine de civils.

15 mars 1944, dissolution du camp C2 à Beure (Drôme) et intégration des éléments au camp n°12 placé sous le commandement du lieutenant Point (Payot).

Avril 1944, départ du Vercors à 21 ans. Antoine rejoint le groupe de l'Albenc aux Chambaran. La maman de Georges Jacquet le met en contact avec son responsable, le garagiste Barruel.

6 juin 1944, opération Overlord, débarquement allié en Normandie. Appel du général De Gaulle.

21 juillet 1944, début de l'encerclement du Vercors puis annexion de la Résistance.

23 juillet 1944, pendant la bataille, la famille Bec de la ferme du Frier du Bois est massacrée. Ces paysans fournissaient une partie du ravitaillement du camp C2. La fille Eva, âgée de dix-huit ans, l'amie de Peyronnet est violée par les nazis. La maison d'habitation (jaune aux volets verts) et tous les bâtiments sont incendiés ainsi que les archives de Corrençon. Des vestiges de la ferme subsistent dans le Golf du village.

1944, Les groupes de Tullins, de l'Albenc, de Vinay et de Saint-Marcellin placés sous les ordres du commandant Mariotte sont regroupés dans les camps de Chambaran, dans d'anciennes casernes militaires sur la commune de Viriville.

1944, Antoine participe au sabotage du train de Vinay, déraillement dans le tunnel.

15 août 1944, opération Dragoon, débarquement allié en Provence.

1944, à Saint-Marcellin, jonction du groupe des Chambaran avec la première armée du général de Lattre de Tassigny et les forces américaines.

23 août 1944, Antoine participe à la libération de Bourgoin.

26 août 1944, Libération de Paris.

28-29 août 1944, à Saint-Bonnet-Mure, 35 résistants sont tués dont 7 du groupe des Chambaran.

1^{er} septembre 1944, Antoine entre sur une traction avant à Vienne, libération de la ville.

2-3 septembre 1944, Antoine participe à la libération de Lyon.

5 septembre 1944, le général de Lattre de Tassigny passe en revue les libérateurs de Lyon, place Bellecour.

Septembre 1944, Antoine part en formation à la prévôté F.F.I. à Grenoble.

14 septembre 1944, le groupe des Chambaran rend les honneurs au général de Gaulle à Lyon, place des Terreaux.

26 octobre 1944, création à Grenoble de l'Amicale des Francs-Tireurs du Vercors qui devient, sous la présidence d'Eugène Chavant, l'association nationale des pionniers et combattants volontaires du Vercors.

Début décembre 1944, mariage de Maria (Angèle) et Jacques Michaud.

22 décembre 1945, mariage d'Antoine avec Mireille Bernoville à Fontaine.

21 février 1946, démobilisation.

29 janvier 1947, naissance de Danielle, fille d'Antoine et Mireille.

1^{er} avril 1983, départ à la retraite.

1993, séparation avec Mireille.

1995, rencontre Michelle Têxède.

4 août 2003, décès de Mireille Bordignon.

10 avril 2004, François Blanchard, journaliste reporter d'images à France Trois Alpes, enregistre un premier témoignage d'Antoine sur son activité de résistant.

2 juin 2014, Antoine est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.

7 juin 2014, décès du général de division Louis, André Kalck (Lieutenant André).

21 juillet 2014, remise de la Légion d'Honneur par Manuel Valls à Vassieux-en-Vercors.

17 mai 2016, témoignage d'Antoine au lycée Joseph Cugnot de Chinon sur invitation d'Arnaud Schultz, professeur d'arts appliqués dans le cadre du projet pédagogique : Passage de témoins.

BIBLIOGRAPHIE

La Bataille du Vercors, une amère victoire

Ashdown (Paddy)
Paris : Gallimard, 2016

Libération rêvées, Libérations vécues, 1940-1945

Bendjebbar (André)
Paris : Hachette, 1994 (La vie quotidienne)

Le Vercors en résistance : les rapports entre village et maquis dans les cantons de La Chapelle-en-Vercors et Villard-de-Lans

Galliot-Bismuth (Mathieu)
Mémoire de master 1, histoire contemporaine / sous la direction d'Edouard Lynch.
Lyon : Université Lumière, Lyon II, 2004-2005

Témoignages sur le Vercors. Drôme – Isère.

La Picirella (Joseph)
Lyon : Imprimerie Rivet, 1973

Résistance. Histoire de familles 1940-1945

Missika (Dominique), Veillon (Dominique)
Paris, France Loisirs, 2010

La bataille du Vercors 1943-1944

Vial (Pierre)
Paris : Presses de la Cité, 1991

Comité d'Etablissement Schneider Electric Grenoble - Les gens de Merlin

Paris : Les éditions de l'atelier, 1997

Le pionnier du Vercors : 70^{ème} anniversaire

Bulletin semestriel de l'association nationale des pionniers et combattants volontaires du Vercors.
Echirolles, n°129, novembre 2014

ICONOGRAPHIE

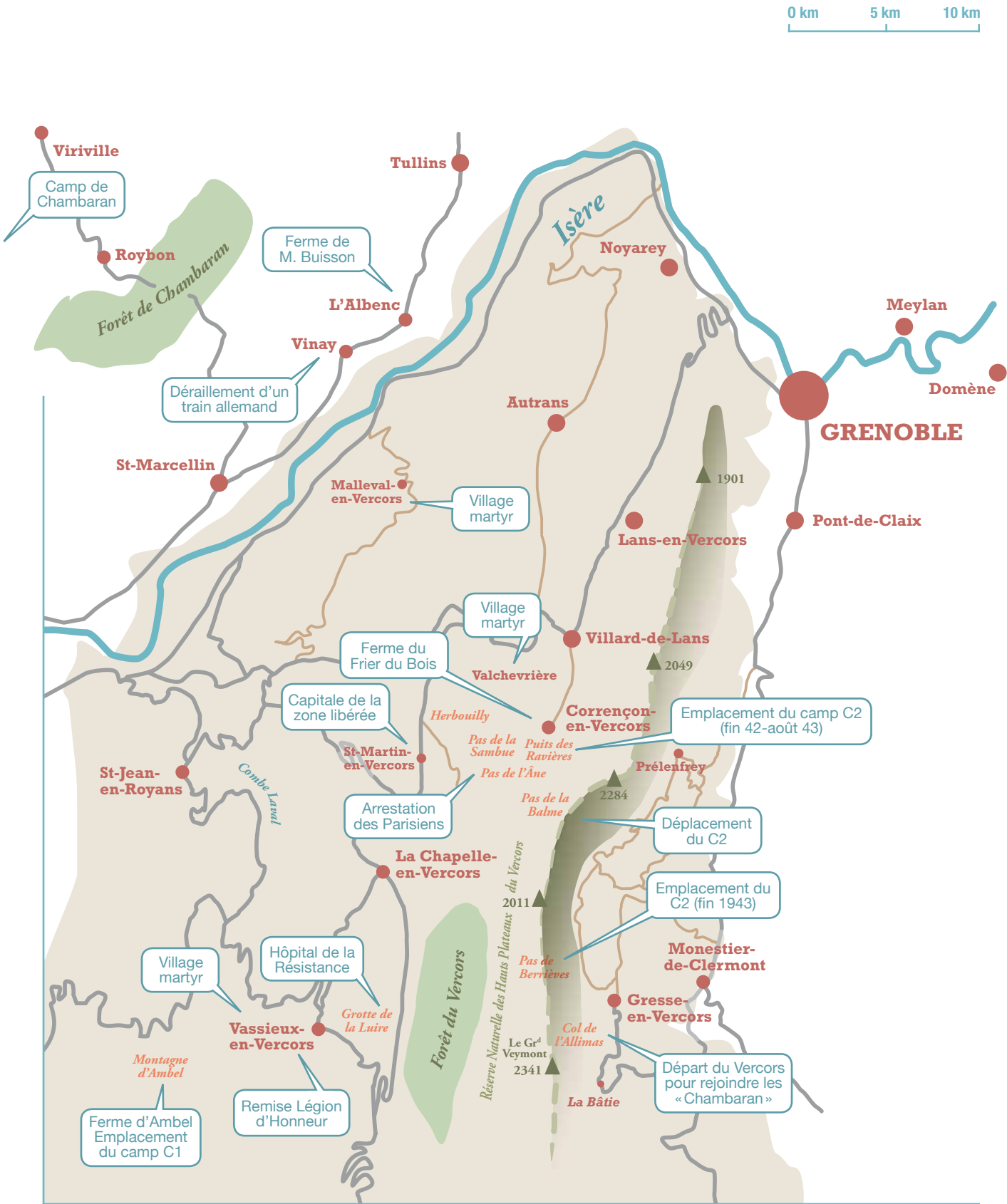
Les photographies et documents proviennent en majorité des archives de la famille Bordignon, les autres sont issus des ouvrages cités.
Les journaux d'époque sauf La Marseillaise ont été mis à notre disposition par M. Gérard Lambert.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements les plus chaleureux vont à Françoise Benoît pour ses nombreuses et patientes relectures et les plus intéressés vont à Mimi qui nous a régales de plats savoureux toute une année.

Mise en page : Amélie Clément - imprimé en août 2016.

CARTE



POSTFACE

Et à chaque repas familial, les questions fusaient, tournaient encore et toujours autour du Vercors. Antoine nous resservait alors une anecdote, un fait inédit, un souvenir égaré dans sa mémoire qui reprenait place dans le cours de sa vie. Mimi nous régala d'un plat de résistance à sa façon, nous aimions ces dimanches Champagne, bataille, dessert. Nous décidions de réunir, consigner, ordonner ces récits pour les offrir en partage. Édouard se chargerait de l'interview d'Antoine, Arnaud filmerait, réunirait et numériserait la documentation et Amélie mettrait la touche finale sous forme de livre.

Ce projet, né d'un désir commun, n'est pas un ouvrage d'historien mais l'histoire d'un honnête homme. Nous avons tenté de rester au plus proche de ce qu'il nous a transmis.

Merci à Antoine d'avoir éveillé en nous le désir de comprendre ce que fut dans ces années noires, la France de la désobéissance.



sont astreints par le STO (Service de Travail obligatoire) de se rendre en Allemagne.
Dans l'usine Merlin - Geny une filière de Paris existe depuis quelques mois.
Discrettement je suis contacté et on me ~~propose~~ propose de partir en montagne, dans le plateau proche de Grenoble, le Vercors: pour me soustraire à mes obligations militaires.
Je n'ai pas de choix, c'est pour ça que je dis toujours que je n'étais pas un héros.
Rendez-vous est pris, le jour et la date.
Je dois me rendre à l'heure dite, à un endroit déterminé à Grenoble, dans une petite rue, avec un minimum d'affaires personnelles^① dans un sac typique habillé simplement et marchant ~~en~~ comme rien n'était, avec un marchoir blanc enroulé autour de ma main en tenant la bride de mon cheval.
Je précise qu'à cette période, début 1943, Grenoble est sous un régime de terreur, arrestations, interrogatoires, tortures, etc.

ANTOINE BORDIGNON

Itinéraire d'un résistant au Vercors

de résistance, etc... Donc il y avait beaucoup de risques de parenture dans les rues.

① J'avais une montre bracelet avec attaches en cuir. Je remplaçai le cuir par du métal (voir la photo).